

25 Février-3 Mars 1921.  
Prix : Un Franc

LE GRAND JEU

Ce Numéro contient le  
8<sup>e</sup> Episode oomplet

# Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS



Christiane VERNON

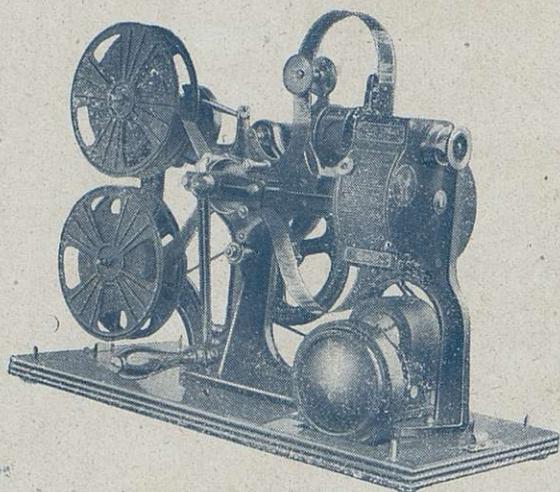
CLICHÉ ÉCLIPSE

**LA PLUS BELLE DISTRACTION**  
**LE CINÉMA CHEZ SOI**

*SANS DANGER :: SANS INSTALLATION*  
*:: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::*

**AVEC LE CINÉMATOGAPHE DE SALON**  
**PATHÉ-KOK**

.. .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs .. ..



**LE CINÉMATOGAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"**  
*est une véritable merveille de Précision et de Simplicité*

.. .. Facilement transportable à la main .. ..  
 .. .. Produisant lui-même son électricité .. ..

**LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE**  
**DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES**

CHOIX CONSTAMMENT RENOUVELÉ DE  
**PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS**

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.  
 Programmes spécialement composés pour les séances en famille

*Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"*

**67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)**

Le Numéro 1 fr.

N° 6

Du 25 Février au 3 Mars 1921

**Cinémagazine**

HEBDOMADAIRE, ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Éditeurs 3, Rue Rossini, PARIS (9 <sup>e</sup> ) - T <sup>él.</sup> : Gutenberg 32-32 (La publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	ABONNEMENTS	
France	Un an . . . . . 40 fr. Six mois . . . . . 22 fr.		Étranger	Un an . . . . . 59 fr. Six mois . . . . . 28 fr.



**PEARL WHITE**

Devant sa maison de campagne de Bayside.

# LE FAUVE

DE LA

# SIERRA

Grand Roman-Cinéma en 10 Épisodes

adapté par GUY DE TÉRAMOND

PATHÉ, Éditeur

## LE FAUVE DE LA SIERRA

sera publié en feuilletons

hebdomadaires par

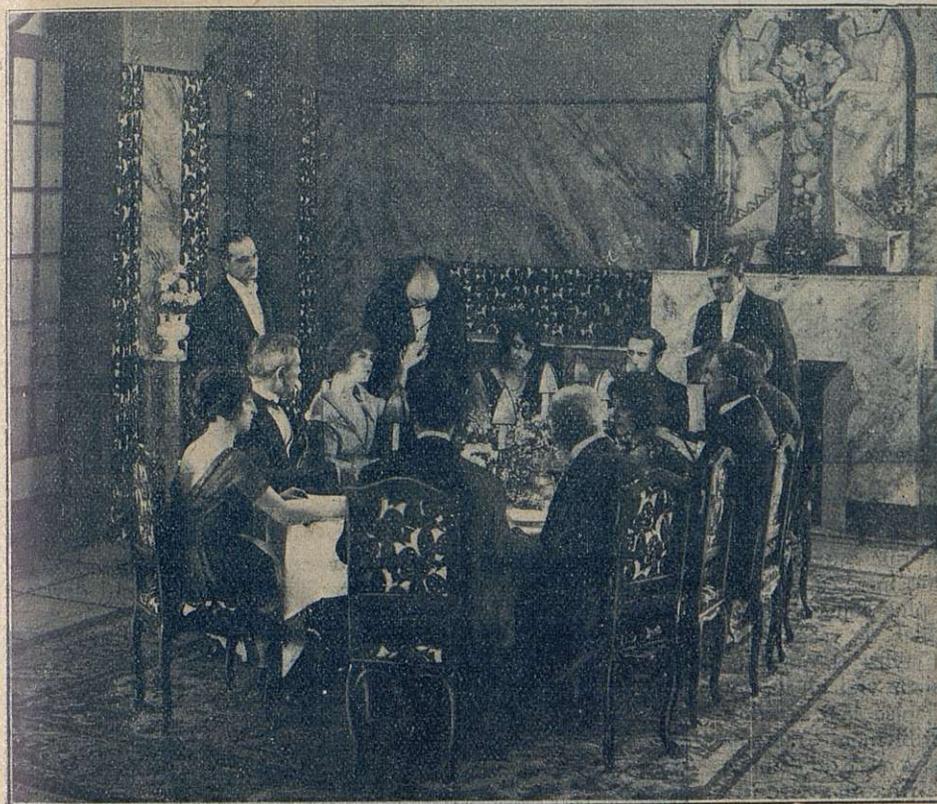
Cinémagazine

Lire le 1<sup>er</sup> Épisode qui paraîtra le 11 Mars

## INTÉRIEURS MODERNES AU CINÉMA PAR LÉON MOUSSINAC

LE CINÉMA fait chaque jour de nouvelles découvertes. Il pourrait en faire bien davantage si ceux qui président à ses destinées avaient plus de foi en lui et s'ils voulaient bien songer à en étudier les immenses possibilités. Mais la plupart n'ont aucun intérêt à cela. Ils songent seulement à flatter la foule, et ainsi, lui imposent leur

Nous avons tous été choqués par ces intérieurs modernes que nous révèle l'écran et qui — d'après la fable — doivent servir de cadre à la vie de gens du monde, d'artistes, d'écrivains, dont les sous-titres célèbrent à grand renfort d'adjectifs la haute culture et le goût raffiné : banalités pitoyables de salles à manger Henri II, de



Un Intérieur (Le secret de Rosette Lambert)

manque de goût, leur incompréhension notoire de tous ces éléments que la réflexion découvre et dont ils pourraient enrichir leurs « produits ».

L'effort est né seulement du jour où quelques intellectuels se sont convertis à l'art muet, hommes de bonne volonté qu'aucune critique ne seconde encore, mais qui s'appliquent avec ferveur à découvrir des problèmes et à les résoudre.

salons Louis XVI où se côtoient les meubles les plus étranges, de halls où il semble qu'on eût rassemblé tous les objets sans destination précise, ensembles hétéroclites dignes de soulever l'étonnement des Patagons.

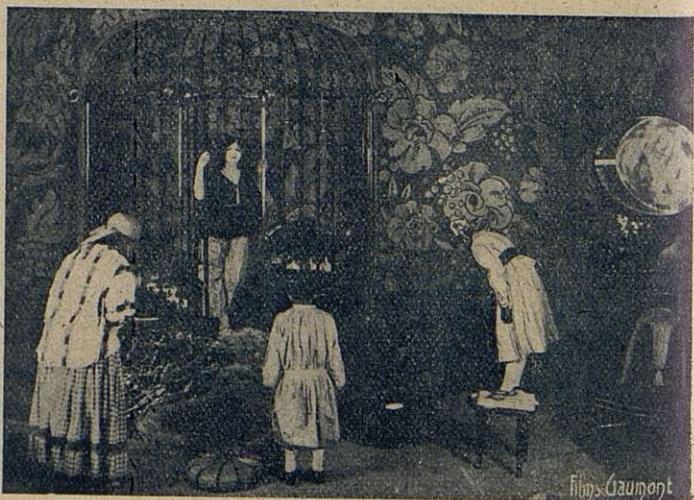
Nul effort de composition, nulle conscience même. Tout s'adonne ici au hasard d'un praticable arraché à la poussière du studio et décoré dans une sorte de style omnibus capable de s'harmoniser (?) aussi

bien avec un mobilier Louis-Philippe qu'avec un ensemble Louis XV. Il est



Le Secret de Rosette Lambert. — Décoration de Mallet-Stevens.

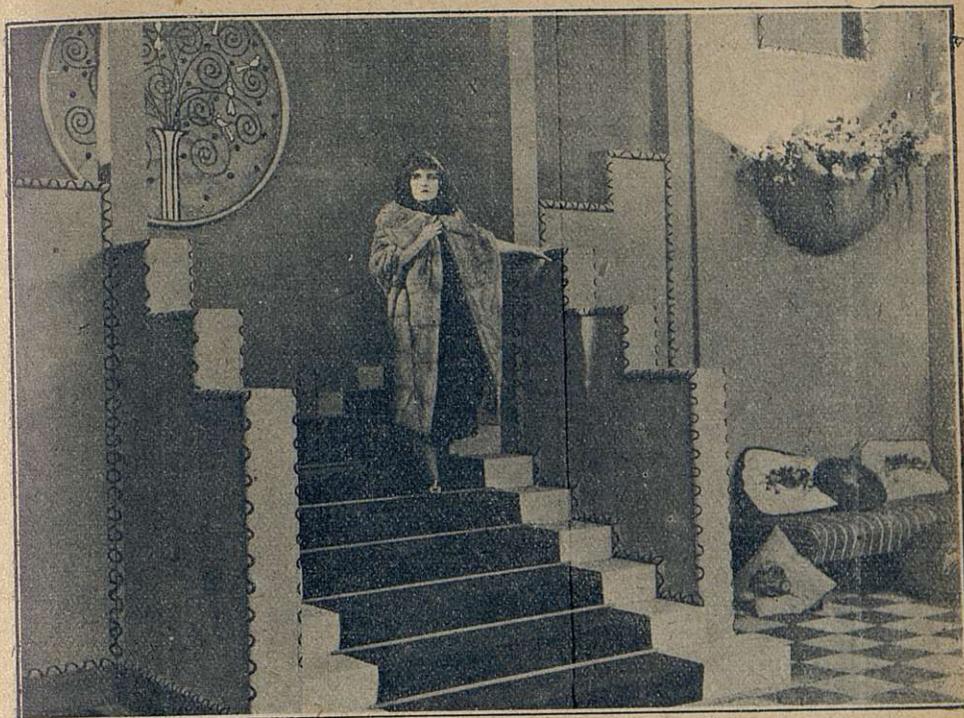
vrai que ceux qui se rendent coupables de telles insultes au bon goût tout court, sont le plus souvent incapables de reconnaître les styles et que l'intérieur vrai où ils ont organisé leur vie doit terriblement ressembler à ceux qu'ils nous proposent. Inconscience dangereuse qui est une offense au public, car il est faux de prétendre que de semblables erreurs ne le choquent pas. Sans doute, par manque d'initiation, le public s'intéresse-t-il encore trop exclusivement au scénario. Il est cependant sensible aux beaux paysages. Mais demain, il



Villa Destin. — Décor d'après une composition de Georges Lepape

verra. Il cherchera à découvrir dans le film les éléments d'une œuvre d'art. Il ne le considère aujourd'hui que comme une transposition aussi exacte que possible, de la vie. Il exigera demain qu'il soit une *interprétation*. Et, alors, il ne souffrira plus qu'on lui manque de respect. Il voudra que le tableau soit complet et n'y tolérera aucune faute d'harmonie. Il s'élèvera en critique sévère que n'éblouira plus la nouveauté seule de la découverte, mais qui analysera et jugera, comme il juge telle œuvre d'art dans les autres domaines de la création : peinture, sculpture, littérature, musique, art dramatique. Et alors, seulement, le cinéma retiendra toute la foule et non pas seulement une part de celle-ci, celle qui y cherche précisément un refuge d'oubli à sa misère quotidienne.

Nous avons vu récemment quelques films où les metteurs en scène ont cru faire œuvre originale en confiant la décoration de certains intérieurs, qui devaient



Détail d'un hall (Le Secret de Rosette Lambert)

PAR MALLET-STEVENS

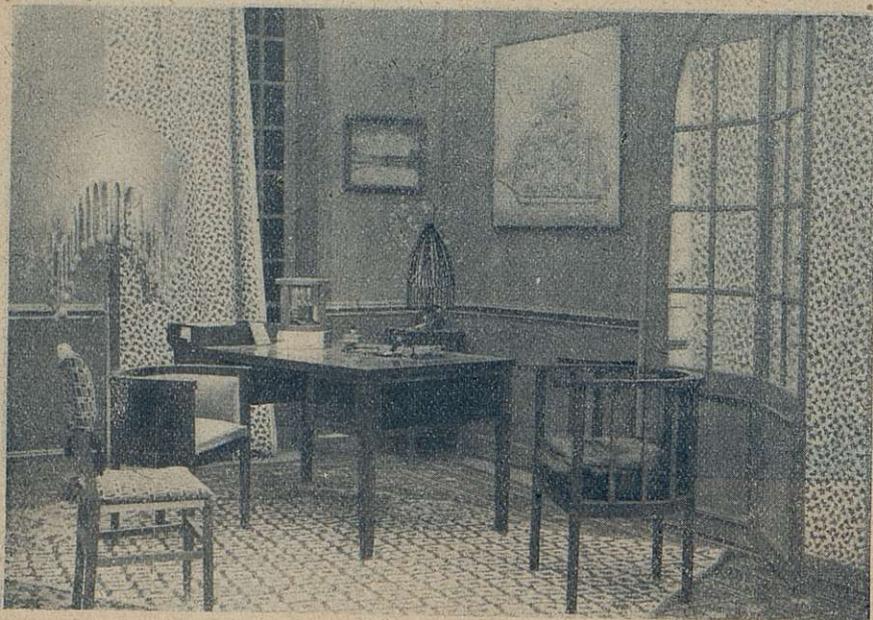
être ceux de gens de goût ou d'artistes, à des tapissiers à la mode. C'est là encore une erreur. Il faut choisir, pour chaque personnage qui participe à l'action et chez qui celle-ci doit être transportée, la décoration qui correspond le plus parfaitement à ses goûts, à ses affinités intellectuelles et qui en exalte mieux la psychologie. Ainsi, le décor est un élément du drame aussi important que la lumière, le mouvement et l'expression individuelle. A chacun son cadre : tel se plaît aux mignardises élégantes du tapissier à la mode, qui démarque sans originalité, et en les mutilant, les recherches des artistes ; et tel enfin, qui désire pour sa vie ou ses rêves un décor digne du meilleur goût de son temps et qui en perpétuera les caractères et le style s'adresse à des vrais décorateurs. Ceux-ci travaillent dans le silence, comme tous les créateurs. Leurs manifestations du Salon d'Automne, pour si intéressantes qu'elles soient, n'en sont pas moins encore insuffisantes. Ils sont les plus purs et les plus dignes artisans de notre prochaine renaissance. Mais il faut aller à eux. Un Mare, un Süe, un Ruhlmann, un Nathan, un

Follot, un Francis Jourdain, un Groult, un Pierre Chareau, seraient certainement heureux de collaborer avec certains de nos metteurs en scène. Et nous aurions alors de très originales réalisations, et dans le caractère propre de l'individu qui serait censé les avoir provoquées pour sa jouissance personnelle. Et ce serait en même temps, puisqu'on prétend que la foule prend tout ce qu'on lui donne, un moyen merveilleux et puissant d'éduquer le goût de celle-ci peu à peu, en l'habituant à distinguer les banalités et les pastiches d'entre les œuvres originales où s'exprime l'effort le plus certain d'un véritable créateur.

Bien peu jusqu'à ce jour y ont songé. Marcel L'Herbier s'est plu, dans plusieurs de ses films, à utiliser l'aimable fantaisie d'un Martine, plus épris du contraste des couleurs que du rythme des lignes, ou à interpréter de séduisantes maquettes de Georges Lepape ou de Claude Autant-Lara. Louis Delluc a emprunté à la logique élégante de Francis Jourdain certains décors de *Fumée Noire*. Je me suis réjoui de reconnaître, dans un tableau du *Lys du Mont Saint-Michel*, des meubles et des

étoffes d'un charme savoureux de Süe et Mare. Enfin, Raymond Bernard a chargé Mallet-Stevens du soin de composer les intérieurs du *Secret de Rosette Lamberg* et, ce faisant, il a péché par manque de mesure et a versé dans l'excès contraire, car il nous paraît inadmissible de reconnaître dans tous les intérieurs de tous les acteurs du

Et puis, il nous plaît de découvrir, dans des œuvres aussi complètes, des contrastes — comme dans la vie. C'est pourquoi, si nous quittons un personnage qui aime vivre dans la banalité d'un intérieur d'enrichi, nous goûtons une joie plus vive à pénétrer dans l'intimité ingénieuse et ordonnée d'un homme de goût.



Fumée noire — Coin de Salon par Francis Jourdain.

drame, la personnalité du même décorateur. Faute grave que de confier à un seul artiste le soin de composer tous les décors : il lui est, en effet, impossible, s'il est original — et il doit l'être — de se faire oublier. Il doit marquer de sa personnalité tout ce qu'il fait. Et c'est au metteur en scène à confier à un autre le soin de caractériser tel autre décor nécessaire et de se substituer ainsi au personnage qui, dans la vie, aurait choisi suivant des goûts précis et définitifs.

Grâce à cette application, à cette recherche minutieuse et précise, on peut enrichir de beauté et de vie les films qui prétendent au titre « d'œuvres » dans l'art cinématographique ; et, non content de concourir ainsi à l'expression psychologique des personnages, le décor devient un moyen d'éduquer le goût du public et de lui faire pénétrer mieux les mille nuances de la vie.

LEON MOUSSINAC

Lire dans notre numéro prochain :

## APPREND-T-ON A ÊTRE METTEUR EN SCÈNE

par BOISYVON

## NOS ENQUÊTES

### Ce que disent les Directeurs

L'article de notre collaborateur Vuillermoz, paru dans notre numéro du 11 février, nous vaut, de M. Messie, Directeur du Splendid Cinéma-Palace et d'autres établissements parisiens, cette réplique. Les collaborateurs de Cinémagazine sont des écrivains indépendants ; ils expriment librement leur pensée ; mais ils savent admettre la contradiction, et, bien que notre journal ne soit pas un organe de discussion, nous nous faisons un devoir de publier la lettre de notre correspondant.

« Puisque Cinémagazine est une tribune où il est loisible de croquer à son aise et en bloc tous les directeurs de salles, couramment dénommés « Exploitants », il doit bien être permis à l'un d'eux de ne pas trouver la chose de son goût, et d'essayer d'y répondre par un contre-appel.

Et tout d'abord, je ne connais aucun « Exploitant » parmi mes collègues de la Corporation, qui ait jamais traité le *bon public* de « Cochon de payant » (c'est peut-être un terme dont se servent les gens fréquentant à l'œil, sur invitations, les « présentations », pour désigner ceux qui ne peuvent y assister à aussi bon compte). En général, au contraire, « l'Exploitant » s'applique à se rapprocher, le plus possible de son public, à l'entrée et à la sortie de sa salle, et en se tenant constamment à sa disposition, dans son bureau, pendant le cours de la représentation, pour recevoir toutes ses observations.

Ensuite, je ne vois pas bien en quoi les « Exploitants », les loueurs et les éditeurs trompent, bernent et mystifient le public. Pour appuyer une telle énormité, M. Vuillermoz nous en sert une autre, bien plus énorme encore ; oyez plutôt :

« Dans tous les arts, dans tous les divertissements et dans tous les spectacles, le public est traité en grand garçon. Il a le droit de choisir, de donner son avis, d'encourager, de décourager, de porter un jugement raisonné sur ce qui est soumis à son appréciation. Au cinéma, au contraire, il est considéré comme un *minus habens*, incapable d'avoir une opinion personnelle. On choisit pour lui, on détermine *sans le consulter*, ce qu'il aimera et ce qu'il n'aimera pas. Et il n'a plus qu'à s'incliner ».

Or, puisqu'en l'espèce, il ne s'agit que de spectacle, avez-vous déjà vu un directeur de spectacle, à qui un auteur apporte le livret d'une pièce ou d'une revue, convoquer d'abord le public à une séance *gratuite évidemment* d'étude et d'appréciation de l'œuvre qui lui est soumise ? Non, n'est-ce pas, le directeur de spectacle qui examine le livret et l'accepte ou le rejette, selon son propre jugement ; il décide seul (et c'est son droit strict) de présenter ou de ne pas pré-

senter, dans son établissement, l'œuvre qui lui est proposée.

De quelle manière opère le directeur d'une salle de cinéma, « l'Exploitant » ?

Exactement de la même façon : on lui présente, chaque semaine, dans une salle déterminée (où précisément personne d'étranger à l'exploitation ne devrait être admis) la production de toutes les firmes cinématographiques et, après vision, tout comme le directeur de théâtre après lecture, il décide de montrer où de ne pas montrer tel ou tel film dans sa salle. Il doit choisir trois mille mètres dans trente mille mètres présentés. S'il se trompe, s'il passe chez lui des « navets », c'est tant pis pour lui, car le public fuit son établissement pour aller chez le voisin où passent de beaux films. Ce commerçant, ce boutiquier, *ce paria* qui a immobilisé des sommes considérables dans la construction du Palace qu'il dirige et qui, paraît-il, n'est pas capable de comprendre les problèmes complexes de la psychologie humaine, cette compréhension étant, sans doute, l'apanage exclusif de l'auteur de l'« Appel au Peuple », ce paria, sachez-le bien, quand il dit : « le public n'aime pas ça », c'est après en avoir fait l'amère expérience à ses dépens, c'est après avoir subi les sarcasmes de ses clients et les avoir vu quitter sa salle mécontents, qu'il déclare que le navet cubiste qu'il s'était laissé entraîner à prendre, sous prétexte d'encourager des idées nouvelles, ne plaît pas à son public.

Si la trouvaille est bonne, au contraire, si le public est satisfait et se manifeste par ses applaudissements ou par ses compliments au directeur, celui-ci le proclame bien haut, car il est fier d'avoir montré une belle œuvre à sa clientèle et d'avoir, en même temps, fait ses affaires, attendu que l'on sait bien vite, dans un quartier, que, dans telle salle, on passe un film « épatant », comme on sait tout aussi vite que, dans telle autre, on passe un « navet ».

L'exploitant ne trompe donc pas, ne berne donc pas, ne mystifie donc pas le public, parce que ce serait d'abord aller contre ses propres intérêts, et parce qu'en suite, tout boutiquier qu'il est, selon l'affirmation de M. Vuillermoz, il prétend être tout aussi intelligent et tout aussi apte que quiconque à apprécier la valeur artistique des films présentés par les producteurs.

D'autre part, quoiqu'en dise M. Vuillermoz, si on est arrivé dans les salles, à passer un ou deux intermèdes, c'est parce que l'expérience en a montré la nécessité, pour reposer un peu la vue des spectateurs, par quelques moments de représentation en pleine lumière.

Il n'est pas plus possible de supprimer le

« numéro d'intermède » actuel que de modifier la double formule du spectacle-macédoine et du programme hebdomadaire ; l'expérience, là encore, l'a prouvé. Les différentes tentatives faites pour créer des « Salles de genres » n'ont pas eu de lendemain, pourquoi ?... parce que le cinéma est avant tout et restera un spectacle populaire, accessible à toutes les bourses, en raison du prix de revient même du spectacle qui y est donné, prix de revient qui ne peut à son tour être atteint que par la multiplicité des copies mises simultanément en location, dans le plus grand nombre possible de salles. Le cinéma de genre ne peut exister que basé sur le principe d'exclusivité ; or, pour obtenir l'exclusivité d'un beau film, il faut la payer fort cher, puisque le prix doit d'un seul coup assurer l'amortissement du dit film et le bénéfice légitime de l'auteur et de tous ceux qui ont collaboré à son élaboration. Il s'en suit que le prix des places, dans ce cinéma de genre, devra être fortement aug-

menté et se rapprocher assez sensiblement du prix des places dans les théâtres ; il ne sera donc plus accessible à toutes les bourses, et perdra ainsi son caractère de spectacle populaire.

Enfin, en admettant même que tous ces arguments soient sans valeur, comment voyez-vous, pour Paris seulement, les 320 salles qui y existent transformées en « Cinéma de genre » ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun directeur ne fera à nouveau cette expérience, après les résultats financiers obtenus par ceux qui ont montré de grands films, plusieurs semaines de suite. Une exception, comme Shakleton, ne fera que confirmer la règle.

L'auteur de « l'Appel au Peuple » a évidemment un parti pris contre les « Exploiteurs ». Il ferait bien, s'il ne veut pas qu'on le eroie, de citer les beaux films que les directeurs ont laissé tomber ».

MESSIE.

## VEDETTE

### CHRISTIANE VERNON

Christiane Vernon fut dactylographe, elle a fait ses débuts au Cinéma en interprétant de tout petits rôles. Elle fut vite remarquée par Maurice de Marsan qui résolut de lui faire jouer des rôles plus importants.

Ce fut d'abord *Le Lys rouge* et *l'Holocauste* (édités par Aubert) et surtout *Le Droit de tuer*.

*Le Droit de Tuer* fut acheté par l'Eclipse. A ce moment, Christiane Vernon n'était pas connue. Une grosse publicité lui fut faite, publicité méritée, du reste, car Christiane Vernon révèle dans ce film de grandes qualités cinématographiques.

Elle est extraordinairement photogénique. Bien que plutôt petite, elle paraît être, à l'écran, grande et forte. Ses yeux noirs, larges et expressifs, ressortent merveilleusement en photo.

De plus, Christiane Vernon est intelligente. Elle comprend ses rôles. Elle est

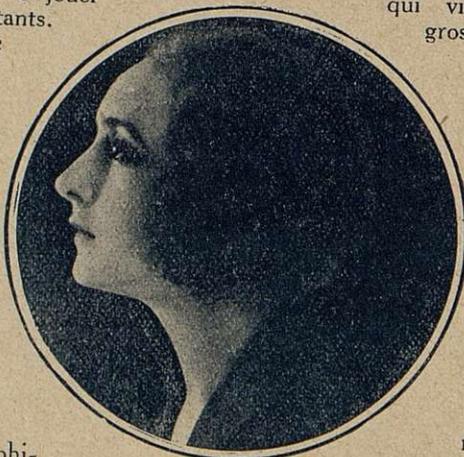
travailleuse et étudie sans cesse, se perfectionnant de jour en jour.

Après *Le Droit de Tuer*, elle tourna *Près des Cimes* avec Jean Dax, film qui vient de remporter un gros succès près du public.

*La Double Epouvante* qui sort la semaine prochaine, à Marivaux et autres grands établissements. Elle vient d'achever à Nice deux films : *Le Traquenard* et *L'Aventurier*, avec Georges Lannes comme partenaire. Ces films seront présentés également par l'Eclipse prochainement. Christiane Vernon ne s'arrêtera pas là.

Elle a la volonté de faire de mieux en mieux et on peut prévoir qu'elle sera un jour une très grande vedette.

Grande est sa « diversité » ; elle peut faire de remarquables compositions, presque sans grimage, uniquement par l'expression de physionomie. Ajoutons que Christiane Vernon est toute jeune : elle n'a pas encore 25 ans.



(CLICHÉ ECLIPSE)

## UNE REINE DU CINÉMA

### PEARL WHITE



Cette photographie représente la charmante artiste à l'époque de ses débuts populaires dans « *Les Exploits d'Elaine* »

DEPUIS la parution de *Cinémagazine*, chaque courrier nous apporte les mêmes questions sur Pearl White : « Que devient-elle ? Ne fait-elle plus de romans-cinéma ? Quand la reverrons-nous ? »

Pour répondre en une fois à toutes ces demandes, nous allons aujourd'hui, donner sur la charmante artiste, tous les renseignements que nous possédons.

Pearl White est née à Springfield en 1889 ; elle appartient à une famille d'artistes, et toute jeune, fillette encore, elle débuta dans le rôle d'Eva, de la fameuse pièce *La Case de l'Oncle Tom*.

Sportswoman, elle était tout naturellement venue au cinéma et s'était fait remarquer dans plusieurs films du genre Far-West, quand la direction des Etablissements Pathé, d'Amérique, lui fit tourner *Les Exploits d'Elaine*, puis, peu après, les fameux *Mystères de New-York* qui, adaptés en feuilletons par Pierre Decourcelle, allaient implanter en France le genre nouveau du roman-cinéma.

On la vit successivement dans *Le Masque aux dents blanches*, *Le Courrier de Washington*, *La Reine s'ennuie*, et plus récemment dans *La Maison de la Haine*, où elle trouva en Antonio Moreno, un artiste digne d'elle.

On la retrouve ensuite dans un grand film en douze épisodes, intitulé *Par Amour*, adapté par M. Marcel Allain ; le partenaire de Pearl White, dans ce film, est M. Henry Gsell et le traître est M. Warner Oland, qui se fit connaître antérieurement dans le rôle de Wu-Fang, des *Mystères de New-York*.

Le dernier ouvrage où elle ait tourné pour les Etablissements Pathé, d'Amérique, est *Le Secret noir*, dont le scénario est dû à M. Robert-W. Chambers, romancier très apprécié aux Etats-Unis, ne sera peut-être pas produit chez nous, car les éditeurs estiment que le sujet (il s'agit d'une affaire d'espionnage) pourrait exalter dangereusement notre chauvinisme. Tous les admirateurs de la sympathique star seront unanimes à regretter cette décision.

Pearl White n'est pas moins populaire

aux Etats-Unis qu'en Europe ; ses prouesses sportives lui ont conquis la sympathie de tous les Américains.

Si nous en croyons les magazines amé-

ce qui la rend fataliste. Elle a raconté elle-même « qu'elle appartient à une famille de 9 enfants et que son père, un de ses frères et elle-même seuls survivent ; ceux



Pearl White, en 1917.

ricains, la jolie « star » pèse 59 kilos, mesure 1 m. 60 et elle a les cheveux blond-acajou. Elle appartient à une famille nombreuse, dont plusieurs membres sont décédés par suite de mort violente, c'est

qui ne sont plus, n'eurent pas une mort naturelle ».

Elle est mariée à un homme d'affaires, qui est en même temps, paraît-il, un charmant homme, M. Wallace Mac Cutcheon.

Pour se reposer de ses exploits, elle adore pêcher à la ligne, ou faire de la photographie ; elle possède des centaines de

Pearl White est maintenant attachée à la Fox-Film Corporation, de New-York, et il est probable que nous la reverrons



Photographie de 1920

photographies d'elle-même la représentant sous l'aspect de personnages historiques ou légendaires.

bientôt à Paris, quand le studio que cette firme y fait construire sera achevé.

Elle travaille en ce moment à l'ouvrage

de Frank L. Packard, *The White moll*, dont l'action se déroule parmi la pègre new-yorkaise ; on la verra ensuite dans un film dont l'action se déroule dans l'Alaska,

si souvent demandée — de la belle artiste : « Fox-Studios, 1401, Western Avenue, Los Angeles (Californie) U. S. A. » Mais nous ne conseillons pas à ses nombreux admi-



En 1918.

intitulé *The Tiger's Club*, puis dans un roman d'Henry Bernstein, *Le Voleur* (*The Thief*) et enfin elle tournera un drame maritime intitulé *Reclaimed*.

Voici, pour finir, l'adresse — qui nous est

rateurs de lui écrire. Ils sont trop et, depuis un certain temps déjà, Pearl White ne répond plus aux innombrables demandes d'autographes et de photographies.

Ad. M.

## ce que les directeurs ont vu ce que le public verra

### CHEZ PATHÉ

**LA HURLE** (*Drame de la vie foraine en cinq parties, scénario et mise en scène de Georges Champavert, 1740 mètres*). — C'est une nouvelle production de la Phocéa-Film, qui nous a donné déjà de fort bonnes choses. Cette maison, c'est un mérite, a compris qu'il fallait, avant toutes choses, présenter au spectateur une action qui puisse retenir son attention, action suffisamment puissante en outre pour ne jamais le lasser, en dépit de l'immobilité et surtout de la fixité qu'on réclame de lui pendant plus d'une heure.

*La Hurle*, imaginée par Champavert et tournée par lui, réunit cette exceptionnelle qualité. Le scénario, peu compliqué, est conçu de telle façon que les moindres détails présentent tout de suite un réel intérêt.

Des fauves — des vrais — sont là, donnant au public l'occasion de revoir une distraction favorite au moment des grandes fêtes foraines. On voit ces animaux travailler, fouaillés tour à tour par une poigne solide et finalement par une main non moins experte mais beaucoup plus frêle, celle de Juliette Malherbe, la petite Juliette comme on l'appelait autrefois.

Cette gosse délicieusement gamine dans ses rôles d'enfant est non moins charmante à présent dans ses rôles de jeune fille — de vraie jeune fille.

A côté de Juliette Malherbe, j'ai retrouvé avec plaisir l'excellent Jacques Volnys qui interprète avec talent un rôle d'Américain multimillionnaire (naturellement !) à la recherche de sensations... Le film de Champavert est un bon film français qui plaira à tous les publics. On ne peut lui faire qu'un tout petit reproche, c'est de ne pas avoir consacré le moindre petit coin à la note comique.

(En public le 18 mars)

### CHEZ HARRY

**LE MYSTÈRE D'UN CARTON A CHAPEAU** (*grand drame d'aventures, 1650 mètres*). — Une histoire de collier de prix qui plaira certainement beaucoup dans les quartiers populaires.

Au mystère du carton à chapeau vient s'ajouter une autre énigme plus étrange, et qui corse à souhait la situation.

Vous devinez que, dès le début de la première partie, on court après un collier d'une valeur inestimable, et qu'à la fin, Dorys Kenyon le jette à l'eau — car il porte malheur.

J'imagine que le spectateur lui-même sera satisfait d'en être débarrassé. Est-il nécessaire de préciser que tout le long du film, on se bat avec vigueur, et que les interprètes sortent leur browning avec autant d'aisance que s'il s'agissait d'un mouchoir.

Miss Dorys Kenyon est une artiste aussi gracieuse qu'excellente, mais diable ! que sa partenaire est donc laide et surtout mal habillée !

Est-ce que le stock de jolies femmes serait épuisé là-bas ?

(En public le 11 mars)

**JACK POLICEMEN D'OCCASION** (*Américain superproduction, 1550 mètres*). —

C'est une suite d'aventures où William Russell est et reste toujours le comédien sympathique que nous connaissons déjà. Ce film a quelque ressemblance avec *Le matricule 378*. Il est gentil et, comme on dit, ne casse rien ; cependant, sa longueur ne fatigue pas. On rit souvent, c'est-à-dire que l'on s'amuse. N'est-ce pas tout ce que l'on peut demander à un grand film américain ?

(En public le 18 mars)

**LA RECHERCHE DU GRAND FRISSON** (*Educational film, 256 mètres*). —

Film documentaire où l'on constate l'intrépidité d'un Américain — bien entendu — escaladant pics et glaciers pour trouver enfin le grand frisson. Il le trouve au moment où, suspendu au-dessus d'un gouffre, il s'aperçoit que la corde qui le retient se coupe lentement par suite du frottement sur la glace, on le sauve, naturellement, mais c'est une émotion que le public partage et qui est... à éprouver.

(En public le 18 mars)

**LE DRAME DES EAUX MORTES** (*d'après Charles Foley, transcription cinématographique de M. J. Faivre, 1630 mètres*). —

Une plaisanterie qui finit mal, une sale blague à faire à un copain, voilà en deux mots ce qu'est ce film présenté spécialement à Marivaux.

Pour mettre en vue deux artistes restés obscurs malgré tout leur talent, pour les faire bénéficier d'une publicité gratuite, Fédor Askine imagine de jouer une sinistre comédie et de laisser supposer que deux jeunes gens de ses amis ont été assassinés, alors que ceux-ci vogueront très tranquillement vers l'Amérique, restant bien entendu, que... dès leur arrivée aux Etats-Unis, ils câbleront qu'ils sont en bonne santé.

Tout se passerait normalement si deux domestiques louches ne venaient contrarier quelque peu le plan si bien conçu. La comédie se termine en drame et après de multiples péripéties, le drame nous mène jusqu'à l'aube d'une exécution capitale.

Celle-ci n'a pas lieu évidemment, mais tout de même nous avons eu un instant d'émotion, sinon d'effroi. Entre parenthèses, la bande gagnerait à être coupée un tant soit peu à ce moment pénible. Bref, le sinistre farceur paie très cher sa criminelle plaisanterie, car au moment où le film s'achève, on l'arrête.

Ce film n'est pas sans intérêt, au contraire, et je le crois « très public ». Il ne faudra cependant pas hésiter à couper certaines longueurs désagréables ; dès lors, il aura certainement un joli succès.

Deux artistes français y sont tout à fait remarquables, d'abord dans le rôle ingrat, celui de Fédor Askine, M. Alcover dont il est inutile ici de rappeler le grand talent ; ensuite Jean Hervé qui n'a qu'un rôle de second plan mais qu'il sait mettre en valeur, on devine de quelle façon.

Mme Maria Ruslana est une artiste slave, grande et mince, dont les yeux sont très photogéniques et Mme Vahdah joue avec conscience un rôle de femme craintive.

SELECT-PICTURES

**VISAGES VOILÉS... AMES CLOSES** (Scénario et mise en scène de M. H. Roussell, 2480 mètres). — Lorsque le Directeur de la Select-Pictures, l'aimable Rosen, se mit d'accord avec Henry Roussell pour s'assurer l'entière production de ce bel artiste et de cet adroit metteur en scène, le yankee certes, des deux, fit la meilleure affaire.

Henry Roussell dont nous connaissions tous le précieux talent, pouvait faire en effet de très belles choses à condition qu'on ne le bridât pas. On n'a point dû le brider car *Visages voilés... âmes closes* est l'une des intéressantes productions de ces derniers mois. Son scénario, original et sévère à la fois, met en présence deux races en même temps que deux religions, le musulman et la chrétienne. Mais où l'amour, chez nous, logiquement triompherait, là, le Coran l'emporte.

Raconter le scénario serait déflorer le film qu'il faudra voir et apprécier à sa juste valeur.

Quant à la réalisation cinématographique, elle est louable ; Roussell a tiré des paysages et surtout de la lumière d'Afrique tout ce qu'il était possible d'en tirer. Toutes les scènes sont menées avec vigueur. Un seul reproche pourrait être fait à cette œuvre ; c'est qu'elle manque ça et là de certains petits détails qui auraient habilement servi à mettre les interprètes un peu plus en valeur.

Emmy Lynn qui joue le rôle de la fille d'un haut fonctionnaire colonial est toujours à la hauteur de sa réputation.

Marcel Vibert nous a révélé cette fois un très réel talent. Avait-il donc été si mal dirigé les autres fois ? Il nous a semblé bien supérieur à ses récentes créations dans ce rôle de Caïd superbe et farouche à souhait.

Les autres artistes sont tous bien à leur place et ont joué avec ensemble.

Je ne sais vraiment pas, en terminant, lequel des deux je dois féliciter de Roussell ou de Rosen...

En tous les cas, une chose est certaine, c'est qu'à l'heure actuelle, Rosen doit se féliciter tout seul et... il a rudement raison.

LUCIEN DOUBLON.

“ COLOMBA ”

Roman de mœurs Corses

TIRÉ DU ROMAN DE

Prosper MÉRIMÉE

(Droits d'Exploitation Cinématographique)

“ COSMOGRAPH ”, 7, Faubourg-Montmartre  
Paris



Mlle Mirella MARCO-VICCI

dans le rôle de “ Colomba ”

Ce film, exécuté sur les lieux mêmes où Prosper Mérimée a situé son drame, nous décrit les mœurs pittoresques de la Corse et nous fait admirer ses sites merveilleux.



(CLICHÉ PATHÉ)

— La Mademoiselle y en a partir maréage... suivie par deux méchants blancs...

Livrée au Caïmans

— Grand naïf !... Ça crève les yeux, pourtant, répondit Blake avec fureur. Je te dis, moi, que ce sont les traces de cette damnée miss Morton... miraculeusement sauvée, cette fois encore... sauvée d'une façon que j'ignore !...

Jim sursauta :

— Impossible, patron !...

Blême de colère, l'aventurier trépigait :

— Exact, cependant !... gronda-t-il, et je le prouve... As-tu remarqué comment elle était habillée ?..

— Oui, patron... Une jupe de laine vieux-rose, et un chandail de soie blanche... je la vois encore d'ici, jouant au golf !...

Fred se pencha, détacha d'un buisson bas un petit bout d'étoffe et le tendit à son compagnon d'un geste rageur.

— Il est rose ! s'écria celui-ci, au comble de la stupéfaction.

C'était un morceau de jupe que Maud, au passage, avait laissé aux ronces du chemin.

— Tonnerre ! jura-t-il, devant cette preuve irréfutable !... Quoi !... Elle serait saine et sauve, alors ?...

Blake avait aperçu la cabane du forestier.

— Nous allons le savoir, fit-il, en désignant la maisonnette à son complice, ce ne peut être que là qu'elle a trouvé un refuge... Ah ! si je la repince... malheur à elle !...

Le noir, assis devant la porte, était occupé, en attendant le réveil de son hôtesse, à affûter une hache.

En voyant arriver devant lui ces deux inconnus, excités et gesticulants, il ne douta point que ce fussent les hommes auxquels la jeune fille venait d'échapper.

Mais il n'eut que le temps de se lever pour la prévenir ; déjà, ils s'étaient jetés sur lui, et le secouaient rudement, en lui demandant, l'air menaçant :

— Il y a une femme ici ?

Le nègre secoua la tête, tout tremblant :

— Moi y en a pas vu personne, missi !...

— Tu mens ! clama Blake, furieux... tu mériterais que nous te coupions ta sale caboche crépue...

Jim s'était emparé de la hache que l'autre avait laissé tomber et se préparait à s'en servir, mais son chef avait autre chose à faire qu'à mettre sa menace à exécution.

Il bouscula l'ouvrier qui alla rouler sur les genoux, à quelques mètres plus loin, et, suivi de Jim, s'engouffra dans la cabane.

Il n'y avait personne dans la première pièce.

Il bondit dans l'autre où, quelques instants plus tôt, Maud reposait tranquillement.

Elle était vide aussi !

— Damnation ! rugit-il... La donzelle a filé !

## II. — Une Brute

Les deux misérables avaient bien cru ligoter Ralph assez solidement pour qu'il ne parvint jamais à se débarrasser de ses liens et ne tardât point à couler à pic, pour toujours, au fond de l'océan.

Dans leur précipitation, cependant, et leur hâte féroce d'en finir avec leur adversaire, ils avaient mal attaché les cordes, se fiant l'un à l'autre pour ce soin.

Au premier effort de Ralph, se débattant dans la mer, les nœuds se rompirent.

Il était sauvé.

Il se mit à nager vigoureusement vers la terre qu'il apercevait à l'horizon. Pendant la lutte qu'il avait soutenue contre les bandits, la vedette avait eu le temps de gagner le rivage. Le rivage était plus loin pour lui que pour Maud. Quelques milles de plus comptent énormément pour un nageur.

L'aviateur, croyant sa tâche terminée, avait disparu dans un dernier gauchissement de ses grandes ailes et retournait à Palm-Beach. Le petit bateau qui emportait les complices continuait sa route de toute la vitesse de ses hélices.

Ralph était seul au milieu de l'océan.

Mais il n'avait point perdu courage. Il se sentait la force de gagner la plage, si éloignée fût-elle.

Tout en nageant, il s'inquiétait de Maud. L'avait-elle vu ? S'était-elle rendu compte de ce qui s'était passé ? Mise, sans doute, par Blake, dans l'impossibilité d'essayer la moindre tentative d'évasion, elle n'avait pu venir à son secours.

Maintenant, peut-être même le croyait-elle victime de ses misérables agresseurs ?

Il connaissait trop la jeune fille pour imaginer qu'elle se décourageât pour cela, et n'espérait point encore contre toute espérance.

Aussi se promit-il, aussitôt qu'il aurait touché terre, de se mettre, sans perdre un instant, à la poursuite de la vedette.

Tout à coup, il poussa un soupir de soulagement.

Il venait de distinguer dans le lointain un voilier qui semblait se diriger de son côté, fendait le flot de sa coque effilée, et dont les voiles claires étincelaient dans le soleil.

Il étendit les bras au-dessus de l'eau, faisant de grands gestes en guise de signaux pour être vu par les marins.

— Si j'ai le bonheur qu'on m'aperçoive, murmura-t-il avec anxiété, je suis tiré d'affaire...

C'était une barque d'une centaine de tonneaux qui, sous le couvert de la pêche, faisait de la contrebande dans le golfe du Mexique.

Mais jamais un marin ne s'est refusé à porter secours à un de ses semblables en péril ; il songe que, perpétuellement en danger, ce sera lui, peut-être, qui, le lendemain, aura besoin d'aide. Cette pensée, doublée d'une superstition dont aucun d'eux n'est exempt, lui donne, à un si fort degré, ce bel altruisme si prompt et si généreux.

Ceux qui montaient le bateau virent Ralph et, se dirigeant immédiatement vers lui, lui jetèrent une corde.

Il la saisit et se hissa lentement sur le pont.

— Le capitaine ? demanda-t-il, ne prenant pas même le temps de se secouer...

Un des matelots lui désigna un individu assis sur la proue, qui fumait la pipe, les mains dans ses poches.

C'était une véritable brute que William Hall, une brute dans toute l'acception du terme et qui n'était contrebandier que parce qu'il ne pouvait pas être négrier.

Il menait son équipage à la dure, et ne regrettait qu'une chose, c'était de ne pas oser lui donner les coups de gascette dont il le menaçait perpétuellement.

Il tourna vers Ralph son visage émerillonné, et d'une voix avinée :

— Eh bien, jeune homme ? lui dit-il d'un ton bourru. Vous en avez eu une satanée veine que ma corvette passe de votre côté !... Sans cela, je n'aurais pas donné cher de votre peau, mille cambuses !...

— Capitaine, s'empressa de répondre le rescapé tout haletant, je vous remercie et je vais vite vous expliquer ce qui m'est arrivé !... Une histoire épouvantable... Voilà... Je poursuivais en aéroplane deux gredins qui avaient enlevé une jeune fille... J'ai réussi à sauter sur le pont mais les misérables se sont emparés de moi, et après m'avoir lié, m'ont précipité à la mer...

Cet étrange récit n'eut pas le don d'émuvoir le contrebandier. Ce genre-là ne l'intéressait point. D'ailleurs, habitué aux mensonges, il songeait que ce drame devait être inventé par celui qui le racontait d'un ton si pénétré.

Il jeta à son interlocuteur un regard sournois et méfiant :

— Et alors ? se contenta-t-il de grommeler.

Mais déjà Ralph reprenait avec une agitation croissante :

— Regardez, capitaine... c'est cette vedette qui semble se diriger là-bas, vers la terre... Au nom du ciel, mettons-nous à sa poursuite, et arrêtons les monstres qui la montent, avant qu'ils aient le temps de perpétrer le crime qu'ils ont conçu...

Cette fois, les petits yeux du contrebandier brillèrent d'une extraordinaire façon, et son visage devint plus rouge encore.

Il ne tenait pas le moins du monde, pour des raisons personnelles faciles à comprendre, ni à s'occuper des affaires d'autrui, ni à attirer l'attention sur lui en se mêlant à une aventure de ce genre.

— Ah ça, gronda-t-il avec colère, vous moquez-vous de moi ?... Vous ne supposez pas que je vais me détourner de ma route pour suivre vos extravagances ?... Je vous rencontre et je vous sauve... Ça ne vous suffit pas ?... Tâchez un peu de me ficher la paix ou je vous replonge d'où vous venez, hein !...

Ralph ne pouvait deviner la raison exacte qui motivait la grossière réponse de son compagnon.

Il lui prêta donc un tout autre but :

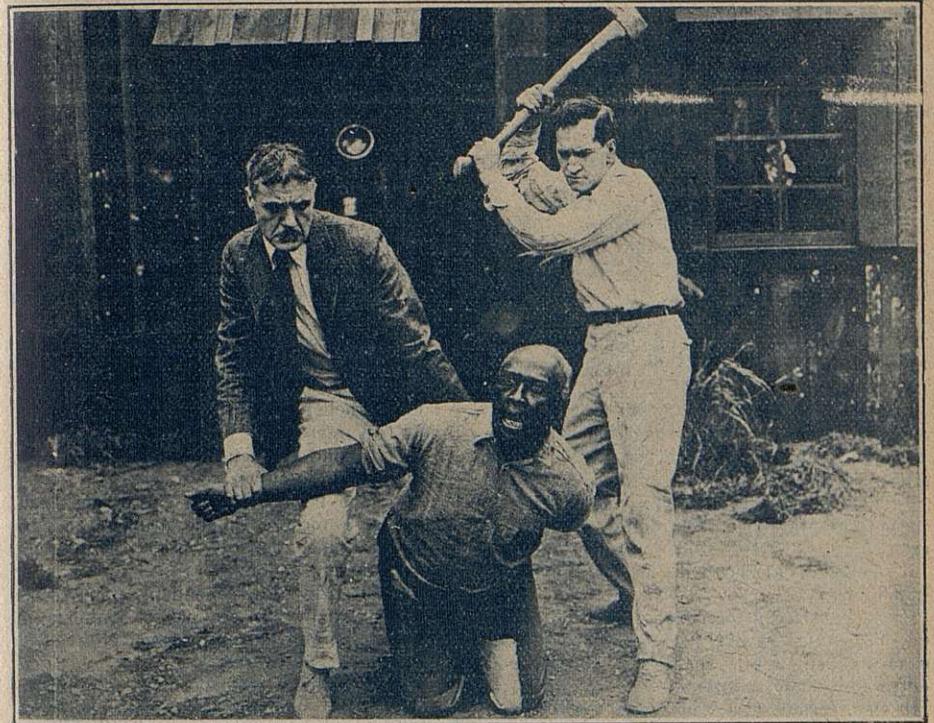
— Capitaine, s'écria-t-il avec indignation, seriez-vous un lâche ?...

L'autre, sous l'insulte, redressa la tête :

— Ah ! l'animal !... rugit-il en lui montrant le poing, il tombe bien... Mais, morveux, j'ai bourlingué dans toutes les parties du monde ! Je ne compte plus mes naufrages... Une fois, un baril de poudre a fait sauter mon navire... Trois fois, il a donné sur un rocher... J'ai failli être pendu par mon équipage, mangé par des

me refuserez-vous de m'apporter une aide très efficace ? La vedette qui l'emporte semble se diriger vers la terre avec sa prisonnière, il faut que moi aussi, je gagne le plus rapidement possible le rivage. Vous avez une petite embarcation à la remorque de votre bateau, prêtez-la-moi, je vous en supplie !...

Le capitaine Hall était fort mal luné, ce jour-là, ayant déjà beaucoup bu, et hors d'état d'écouter raisonnablement son interlocuteur.



Jim s'était emparé de la hache...

antropophages, dévoré par des crocodiles, piqué par des tarentules, emprisonné pour baraterie, fusillé par les agents des douanes... et je n'ai jamais eu peur !... Personne ne s'est jamais permis de parler sur ce ton à William Hall... Vous entendez, mossieu ?...

Il le regardait d'un air si chargé de menaces que Ralph comprit qu'il avait devant lui un homme décidé à les mettre à exécution.

Il jugea inopportun de prolonger davantage cette scène qui pouvait, d'un moment à l'autre, mal tourner, et maîtrisant la fureur qui bouillonnait en lui, il répartit d'une voix conciliante :

— Ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire, capitaine. Excusez-moi si la parole a dépassé ma pensée. J'admets parfaitement qu'il vous soit impossible de changer votre itinéraire pour sauver une malheureuse jeune fille ! Seulement,

— Cré tonnerre ! jura-t-il, qui est-ce qui me fera taire cet idiot-là !... Faut lui mettre une muselière !... On ne peut donc plus naviguer en paix dans ce pays ! Dites donc, le beau parler, continua-t-il en ricanant, je ne vous ai pas demandé, moi, de venir ici, n'est-ce pas ? Maintenant que vous y êtes, il s'agit d'y rester !... Si vous êtes bien sage, je vous déposerai à terre à notre première escale...

Il eut un rire insultant et ajouta :

— Du diable si je sais laquelle, par exemple !...

C'était plus que n'en pouvait supporter Ralph de ce butor.

— C'est comme cela que vous le prenez, gronda-t-il avec une colère sourde... Nous allons bien voir... Vous ne m'empêcherez pas de remplir mon devoir vis-à-vis d'une infortunée.

Et, lui tournant le dos, il se dirigea d'un pas décidé vers l'arrière du voilier où le you-you était amarré.

L'autre comprit aussitôt son but :

Il cria à ses marins :

— Arrêtez-le !...

Et il se mit lui-même en devoir de lui barrer la route en se plaçant devant lui.

Mais, d'un swing vigoureux dans la mâchoire, Ralph l'envoya s'effondrer contre le bastingage crachant deux dents, et poussant des jurons terribles.

Les hommes de l'équipage étaient accourus à l'appel de leur chef.

L'un d'eux s'approchant du rescapé lui porta sur la tête un coup de matraque qui le fit rouler sur le pont, à demi assommé, tandis qu'un autre, qui était occupé à puiser de l'eau dans un seau, le lui envoyait de toutes ses forces au visage.

Ranimé par cette douche imprévue, Ralph se dressa sur ses jambes, distribuant autour de lui quelques coups de poing qui le débarrassèrent des agresseurs, puis reprit sa course dans un sens opposé.

Pendant ce temps-là, le capitaine s'était relevé, et ayant ouvert son couteau, qu'il plaça entre ses dents, s'élança derrière son adversaire.

La poursuite fut épique.

Les deux hommes sautaient sur les agrès, escaladaient les échelles, s'engageaient sur les vergues avec une agilité que l'on n'eût espérée de l'un ni de l'autre.

Finalement, le capitaine finit par acculer son passager improvisé à l'extrémité du mât de beaupré.

— Canaille, menaçait-il, je vais l'avoir, ta peau !...

Ils étaient face à face au-dessus de l'immensité, suspendus en quelque sorte dans le vide, se raccrochant d'une main aux cordages, de l'autre continuant à lutter.

Il était certain que dans cette périlleuse situation, la victoire appartiendrait à celui qui serait capable de la plus longue résistance.

Ce fut Ralph.

Bientôt, sous sa pression, le capitaine poussé, débordé, hors d'haleine et de force, dut céder, et s'écroura dans l'océan.

L'équipage, qui n'avait pas osé intervenir, se précipita aussitôt à son secours, se mettant en devoir de le repêcher.

Ralph profita de ce court moment de répit, refranchit le pont en courant, gagna l'arrière, se jeta dans le you-you et, détachant la corde qui le retenait au navire, rama vigoureusement vers la terre.

Le capitaine avait été ramené sur le pont, écumant de rage et proférant les pires menaces.

Il se démenait comme un vrai diable, quand, soudain, il se calma, et parut réfléchir.

Il songeait qu'il avait mieux à faire qu'à se venger de son agresseur, et à reprendre son embarcation.

— La prudence est mère de la sûreté... murmura-t-il sentencieusement.

Le navire contenait une cargaison de contrebande précieuse qu'il s'agissait de débarquer sans perdre un seul instant à se mettre à la poursuite de son fugitif.

Alors, il haussa les épaules et se contenta de grommeler avec humeur :

— Les gars... laissez ce damné fils de chien !... Qu'il aille se faire pendre où il voudra !...

### III. — Le Marigot

Maud, en reconnaissant la voix de ses ennemis, avait aussitôt sauté par la fenêtre, décidée à tout plutôt que de retomber entre leurs mains, et s'était élancée dans la campagne.

Où allait-elle de toute la vitesse de ses jambes ? Elle ne le savait pas... droit devant elle... au hasard...

Ce fut ainsi qu'elle arriva, après avoir marché quelque temps à travers la brousse qui lui meurtrissait les pieds, devant un marigot, ainsi que l'on appelle, dans les pays tropicaux, de petits bras de rivière se perdant dans les terres.

Elle s'arrêta devant cet obstacle et regarda craintivement derrière elle.

Elle se rassura ; ses adversaires n'étaient pas sur ses traces ; elle pouvait respirer un instant.

Alors, examinant avec attention les lieux autour d'elle, elle crut apercevoir, de l'autre côté du marécage, un sentier praticable.

— Il conduit bien quelque part ! conclut-elle. Je vais le suivre.

Et, sans hésitation, elle entra dans l'eau.

Mais, à mesure qu'elle avançait, elle pénétrait davantage dans la vase : bientôt, elle en eut jusqu'aux genoux.

Il était trop tard, cependant, pour reculer.

Pour revenir sur ses pas et avoir la même difficulté, autant faire un dernier effort et tâcher d'atteindre l'autre rive !

Aussi, fut-ce à cette dernière solution qu'elle s'arrêta et, vaillamment, s'enfonça dans le cloaque.

Soudain, elle poussa un cri éperdu, et son épouvante fut telle qu'elle faillit défaillir, les jambes brisées.

Dans le sud de l'Amérique du Nord, aux alentours du Mississipi, et dans les innombrables marécages de la Floride, les caïmans abondent.

On les aperçoit en bandes nombreuses, les uns endormis sur des troncs d'arbres flottants, les autres nageant paresseusement entre deux eaux, leurs petits sur le dos.

Beaucoup moins dangereux que les crocodiles, auxquels ils ressemblent, les alligators, c'est le nom exact qu'on leur donne, ne s'attaquent ni à l'homme ni aux grands mammifères, faisant leur nourriture habituelle de petits cochons et de tortues de terre.

Mais, quand ils les aperçoivent, ils se soulèvent, pris d'inquiétude, se gonflent et poussent leur respiration tel un soufflet de forge, effrayants à regarder avec leur mâchoire énorme plantée de dents qui paraissent terribles.

En dehors de leurs proies ordinaires, ils ne sont, quant au reste, à craindre que par leur queue qui est, pour eux, une arme redoutable, dont ils se servent avec une force et une énergie prodigieuses et qui, d'un coup, tue leur adversaire.

C'étaient de ces immondes animaux, réveillés par son arrivée, que Maud se vit soudain entourée, se livrant à de bruyantes manifestations, à la fois de colère et de peur.

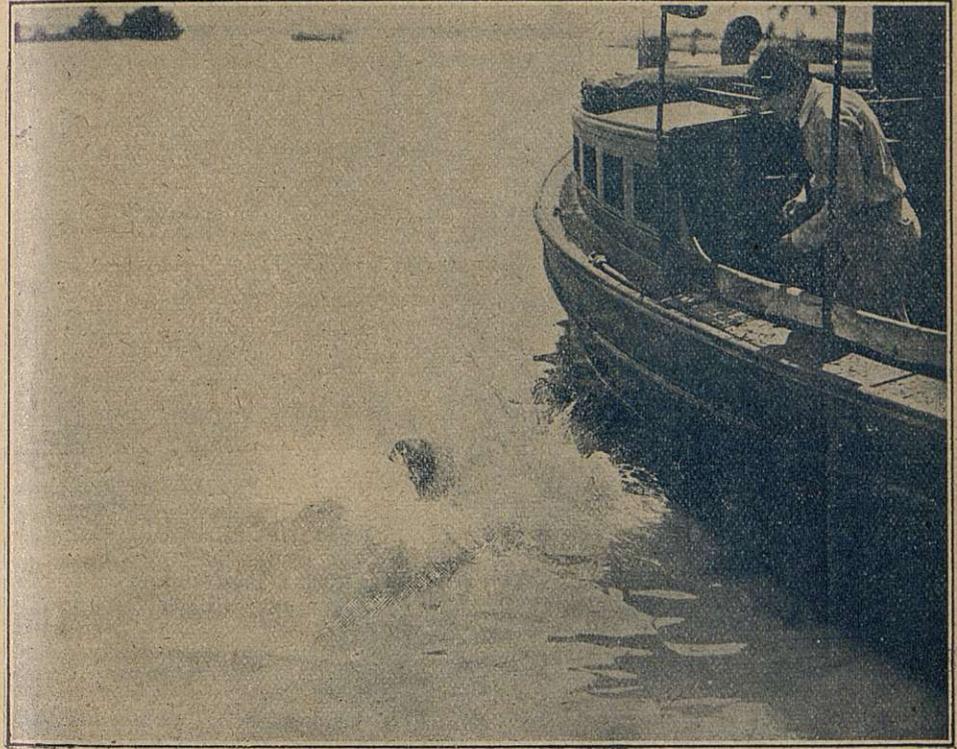
elle se redressa, vaillante et courageuse, prête à la lutte.

Il était là.

Elle n'avait plus peur, malgré l'épouvante de la situation. Elle était certaine qu'elle serait sauvée.

Et c'était bien Ralph, en effet.

Il avait abordé au rivage, non loin de l'endroit où la jeune fille y avait été entraînée elle-même par le courant. Il avait suivi ses traces qui l'avaient également conduit à la cabane ou



*Sous la pression de Ralph, le capitaine est culbuté...*

Elle se crut perdue.

— Au secours ! cria-t-elle d'une voix qui n'avait plus rien d'humain, les yeux exorbités, les mains tremblantes...

Elle voulut fuir. Cela lui fut impossible.

Glacée de terreur, s'enlisant de plus en plus dans la vase épaisse, elle était clouée sur place.

Il lui semblait que les monstres affreux, la gueule ouverte, poussant des hurlements bizarres, allaient se jeter sur elle et la happer.

— Ralph ! sanglota-t-elle presque inconsciemment, dans une suprême invocation.

Et tout à coup, quelqu'un, au loin, lui répondit :

— Me voici, Maud... Ne craignez rien !...

Cette voix, elle la reconnut aussitôt avec ivresse.

Comme mue par une décharge électrique,

forestier. Celui-ci, interrogé, l'avait aussitôt renseigné :

— La demoiselle y en a partir marécage... suivie par deux méchants blancs...

Il en savait assez.

— Merci, répondit-il. Vous êtes un brave garçon. Si elle repassait par ici, dites-lui d'attendre Ralph. Vous entendez ?... RALPH...

— C'est compris, Missi !...

Et il s'était élancé dans la direction que lui avait indiquée son interlocuteur :

— Maud, appelait-il au hasard, tout en s'avançant à travers les fourrés impénétrables, au milieu des palétuviers... Maud !... Pourvu, murmura-t-il en lui-même, rongé d'anxiété, que ces misérables ne l'aient point déjà rattrapée !...

A cette idée, il oubliait tout le reste, les terribles aventures par lesquelles il venait de passer, la mort à laquelle il n'avait échappé que par

miracle. Il s'agissait uniquement pour lui de découvrir la jeune fille et de la sauver.

Arrivé au bord du marécage, il était grimpé sur un palmier élevé et de là examinait les environs.

Soudain, une exclamation d'horreur avait jailli de sa poitrine.

Il avait entendu les cris de Maud et, regardant de son côté, l'avait aperçue, se débattant, au milieu du marigot, entourée du troupeau immonde des alligators.

Il n'avait pas le temps matériel de courir jusqu'à elle.

Une centaine de mètres les séparaient à peine, mais combien lui faudrait-il pour franchir cette distance, empêtré dans les herbes et la vase ?

Il aperçut heureusement, à portée de sa main, une liane pendant d'un énorme baobab, il la saisit et, s'y suspendant, se balança un instant dans le vide, comme une escarpolette, puis la lâchant brusquement, réussit à tomber à peu de distance de Maud.

Le bruit de sa chute causa une panique générale.

Les alligators, surpris et effrayés, se hâtèrent de s'éloigner, plongeant dans l'eau trouble.

Ralph prit la jeune fille dans ses bras, au moment même où, ne pouvant supporter plus longtemps d'aussi fortes émotions, elle se trouvait mal, à bout de force.

— Ma chérie, s'écria-t-il, ivre de joie, en la serrant tendrement contre lui, vous êtes sauvée !... Que Dieu soit loué !...

## DEUXIEME PARTIE

### D'enquêtes en enquêtes

#### I. — Ceux qu'on n'attendait pas...

Après son étonnement de la disparition de sa fille, M. Morton avait été plus surpris encore de celle de son compagnon.

Il attendit quelque temps, le cœur serré d'une indéfinissable inquiétude, puis laissant là les caddies, pénétra à son tour dans le boqueteau où les jeunes gens étaient successivement entrés pour ne plus en sortir.

Il ne vit personne.

Qu'étaient-ils devenus ? Par où étaient-ils passés ?

Il regarda de tous côtés autour de lui, mais n'aperçut aucune trace de l'un ni de l'autre.

— Voyons, murmura-t-il, déçu, essayant de raisonner, cela est impossible ! Il n'y a pas dans ce terrain de golf, de trappe où les gens disparaissent comme sur la scène du *Métropolitain* !...

De plus en plus tourmenté, il se dépêcha de regagner le Royal-Hôtel.

Maud et Ralph n'y étaient point revenus. Alors, s'étant fait indiquer où se trouvait le bureau de police, il s'y rendit en toute hâte.

En racontant au shérif les extraordinaires incidents qu'il ne parvenait pas à s'expliquer,

il demanda qu'une enquête commençât immédiatement.

Il s'agissait de retrouver, au plus vite, les jeunes gens. Se rappelant les dangers auxquels, jusqu'à présent, ils avaient échappé quasi miraculeusement, M. Morton craignait, de nouveau, tout pour eux.

La police ne tarda point à recueillir des renseignements intéressants.

L'automobiliste qui avait mis si aimablement sa voiture à la disposition de Ralph, avait raconté la singulière aventure à laquelle il avait été mêlé, vantant le sang-froid et l'esprit d'initiative de son compagnon.

C'était le fil d'Ariane, dans le labyrinthe obscur de l'inconnu.

Par lui, on remonta facilement à l'aviateur qui avait pris Ralph à son bord, puis on parvint sans peine au marin qui avait loué la vedette aux deux bandits.

Dès lors, toute la vérité apparut, en pleine lumière, à M. Morton.

Maud avait été, de nouveau, enlevée par les misérables acharnés contre elle, et Ralph, toujours brave, s'était élancé à son secours.

Il ne restait plus, dans ses conditions, qu'à se mettre à sa recherche pour lui apporter l'aide dont, en présence de ces ennemis, il pouvait avoir besoin.

Le shérif partagea la façon de voir du malheureux père.

Il se mit, incontinent, à sa disposition avec ses hommes et tous partirent pour l'endroit de la côte où, selon les indications de l'aviateur, il était à présumer que les ravisseurs eussent débarqué.

La petite troupe battit aussitôt la contrée. Bientôt les nombreuses traces de pas sur le sable leur apprirent qu'ils étaient sur la bonne piste.

Ils arrivèrent ainsi aux marécages qui s'étendaient, à une certaine distance du rivage, au milieu de la forêt.

Tout à coup, un des hommes qui marchaient en éclaireurs cria à ses compagnons :

— Les voilà !...

Ce n'étaient point les jeunes gens, mais Blake et Jim.

Lancés à la poursuite de Maud, après avoir trouvée vide de son hôtesse la case du nègre, les deux malfaiteurs n'avaient pu, cependant, rejoindre la fugitive.

Ils allaient dans cette brousse immense, où l'on ne sortait d'un fourré que pour s'engager dans un autre, sans parvenir à découvrir le moindre indice de son passage.

— Quel chemin a-t-elle donc pris, cette maudite gamine ? gronda Blake, rageusement...

Jim s'arrêta, et se laissant tomber avec découragement !

— Patron, gémit-il, j'en ai marre. Je suis littéralement exténué. Mes jambes ne me portent plus...

— Quelle poule mouillée !... Allons, un petit effort encore ! répondit l'autre. Elle ne peut être loin, maintenant. Il est invraisemblable que nous ne la rattrapions pas !...

Jim se redressa et se remit en marche. Mais il n'avait pas fait cent mètres qu'il s'effondrait de nouveau, et d'un ton lamentable :

— Patron !

Fred, qui était en tête, se retourna avec humeur :

— Quoi ?...

— C'est fini ! J'en peux plus ! Impossible de continuer... Je suis à bout de force !...

— Moi aussi, répondit rudement l'aventu-

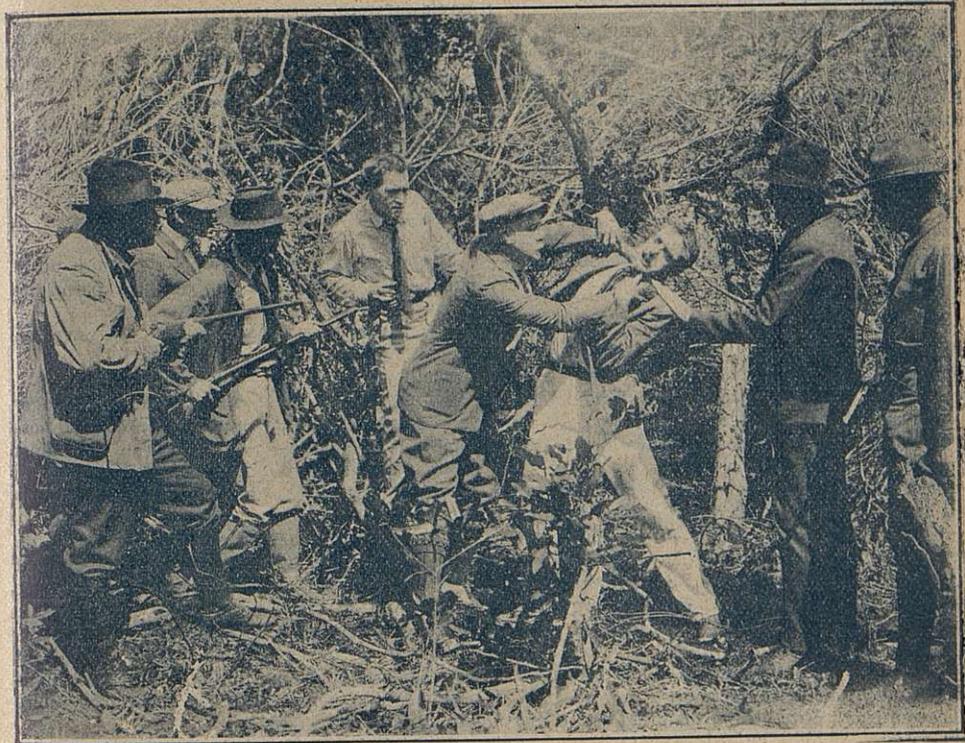
Il venait de voir déboucher d'un fourré les policiers, le revolver au poing.

— Oh ! murmura-t-il avec épouvante, qu'est-ce que cela veut dire ?...

Un dernier sursaut d'énergie mit les deux misérables sur pied. Ils voulurent fuir. Ils n'en eurent pas le temps.

Cernés, ils durent se rendre, et les menottes aux mains furent conduits au shérif.

— Je les reconnais, s'écria M. Morton, ac-



Cernés, Blake et Jim durent se rendre

rier. Crois-tu que je me plains pour cela, bougre de femmelette ?

— Je voudrais bien vous y voir, patron !

— Regarde-moi !...

Les deux complices, la figure couverte de boue gluante, étaient méconnaissables. En d'autres circonstances, ils n'eussent pas manqué d'éclater de rire en se contemplant réciproquement dans cet état.

Mais Blake n'avait pas envie de plaisanter. Ivre de rage de voir que sa proie lui échappait encore, il sentait la partie compromise et Maud, une fois de plus, hors de son atteinte.

— Sapristi, gronda-t-il, debout, paresseux !... Sinon gare à toi !...

Et il essayait d'entraîner à sa suite, Jim, qui n'était plus qu'une loque, lorsque, soudain, il s'arrêta, médusé et devenu affreusement pâle.

couru, tout anxieux, à leur rencontre... Ils font partie de la bande acharnée contre ma malheureuse fille... Gardez-les bien !...

Mais ce fut en vain que le magistrat les interrogea, ils ne purent lui fournir aucun renseignement précis sur Maud.

— J'ignore où elle se trouve ! affirma Blake... Je le jure...

— Cependant c'est vous qui l'avez enlevée !

— Nous ?...

Mis en présence des premiers résultats de l'enquête, il était difficile à l'aventurier de s'obstiner à nier.

— C'est vrai, grommela-t-il en baissant sournoisement la tête... Mais elle s'est échappée de nos mains et s'est enfuie dans la brousse... Je ne sais rien de plus !...

— Bien ! répondit le shérif, ne doutant point de l'exactitude de cette déclaration... Nous

réglerons cette affaire-là plus tard, et vous rendrez compte de vos actes criminels à la justice. Quant à nous, nous allons continuer nos recherches...

Et la petite troupe se remit en route, emmenant avec elle les prisonniers solidement garrottés.

— Voilà ce qui s'appelle être tombé dans la gueule du loup, réfléchissait Blake en trépignant de rage... Sans cette moule de Jim qui me retardait dans ma course, je serais loin maintenant... Triple idiot, va !... Tu me paieras ça !...

Et tout en lançant à son pitoyable complice des regards foudroyants, il suivait ses gardiens qui, armés de leurs brownings, étaient tout prêts à paralyser la première velléité de résistance de sa part.

Au milieu de toutes ces explications, on n'avait oublié que Ralph. Tout à coup, M. Morton s'en souvint.

Il s'approcha de Blake :

— Vous ne savez pas non plus ce qu'est devenu le jeune homme parti à sa recherche ?... L'autre secoua négativement la tête.

— Non, fit-il, sèchement...

— Cependant, protesta le shérif qui avait entendu la question et la réponse, les déclarations de l'automobiliste et de l'aviateur sont très nettes... Celui-ci nous a appris, notamment, qu'il avait déposé M. Gordon sur le pont de votre vedette... Comment osez-vous affirmer que vous ne l'avez pas vu ?...

Blake ne se laissait jamais prendre au dépourvu :

Il lança un coup d'œil d'intelligence à Jim :

— Ah ! s'écria-t-il, feignant la plus vive surprise, comme si une lumière venait de se faire subitement dans son cerveau, vous voulez parler de l'individu qui est tombé d'un avion dans la mer ?... Oui, nous l'avons bien vu, mais nous ignorions qui il était !...

— Et vous ne lui avez pas porté secours ? répartit avec méfiance le shérif.

L'aventurier prit un air contrit, et d'une voix éteinte, semblant s'excuser :

— Nous étions trop occupés à fuir, pour songer à revenir sur nos pas, expliqua-t-il.

— Misérables ! gronda M. Morton, entre ses dents.

Et, tout ému, il soupira :

— Il a été victime de son dévouement... Il s'est noyé en cherchant à sauver ma fille... Pauvre cher Ralph !...

Combien il aurait été moins angoissé sur le sort de Maud, s'il l'avait su, de nouveau, sous la protection du vaillant jeune homme !

## II. — La Fête du Printemps

Ralph avait pris entre ses bras Maud à demi-évanouie, et, portant ce précieux fardeau, était parvenu à sortir du marécage ; alors il s'éloigna rapidement, se mettant en quête de quelque aide, tout en marchant au hasard, droit devant lui.

Enfin, ses efforts furent couronnés de succès. Il aperçut, tout à coup, un individu occupé à

chasser dans la forêt giboyeuse. Il lui fit signe. L'autre s'approcha aussitôt.

C'était un Indien, appartenant à une tribu campée au milieu de la forêt, dans des cabanes de chaume et de rafia.

Peu à peu refoulés sans merci depuis plus d'un siècle, décimés par les maladies, abrutis par l'alcool, les Peaux-Rouges ont à peu près disparu.

Il n'en reste plus que quelques familles, obéissant à des chefs qui portent encore des noms bizarres, dont les romans de Mayne Reid et Fenimore Cooper ont amusé notre enfance, de *Pluie qui marche*, d'*Aigle noir*, ou de *Fumée invisible*, et que l'on semble ne tolérer qu'à titre de curiosité ethnographique.

Ces tribus vivant de pêche et de chasse et demeurant le plus souvent primitives et incivilisées, ont gardé, au fond de leur cœur, la haine secrète des blancs qui les ont dépouillés et représenté à leurs yeux l'invasisseur et l'oppressur.

L'homme qui vint à l'appel de Ralph ne fit aucune difficulté pour le conduire parmi les siens.

Les jeunes gens espéraient bien y trouver un accueil amical.

Malheureusement, ils tombaient mal.

Si, en temps ordinaire, lorsqu'un étranger se présente en ami, l'Indien lui accorde l'hospitalité la plus large et allume avec lui le calumet de la paix, il est toujours dangereux pour lui d'assister à une manifestation religieuse quelconque.

Les fêtes, qu'elles soient en l'honneur du soleil, de la lune, ou du Grand Esprit, excitent les Peaux-Rouges, crédules et fanatiques, à ce point que le blanc imprudent risque d'être scalpé et offert en holocauste aux divinités.

Sans le savoir, Ralph et Maud troublèrent les indigènes en pleine fête du Printemps, qu'ils offraient aux Génies pour les rendre favorables aux chasses de l'année.

Toute la tribu, ivre d'alcool, dansait avec des gestes désordonnés autour de l'autel du Grand Manitou, qui est le Dieu suprême, et commençait à n'avoir plus conscience de ce qu'elle faisait.

Au lieu d'accueillir ses hôtes avec bienveillance, le chef, prêtre, sorcier et médecin à la fois, furieux d'être dérangé pendant la cérémonie, ordonna de s'emparer des intrus.

En un clin d'œil, malgré leurs protestations, les deux amis furent ligotés avec des lianes solides.

Le délire de la foule redoubla. Elle était déchaînée. Surexcitée par les exhortations de son chef, elle devenait furieuse et réclamait le châtiment des impies.

— A mort ! criaient-ils, à mort !...

L'autre fit un signe. Le silence s'établit instantanément et il put parler.

Les étrangers seraient sacrifiés au Grand Manitou, pour rendre plus solennelle cette fête du Printemps.

Ralph, qui depuis un instant commençait à

se rendre compte de ce que demandaient tous ces brailleurs, devina le danger qu'il allait courir, ainsi que sa compagne.

— Mais, mon Dieu, s'exclama-t-il en pâlisant, que nous veut cette bande d'énergumènes ?... Ma pauvre amie, ne vous ai-je délivrée d'un péril que pour vous précipiter dans un autre ?... Hélas ! comment vous tirer de là ? Et que va-t-il encore nous arriver ?

— Oh ! Ralph, gémit Maud, j'ai peur... J'ai

Alors, il comprit qu'il était inutile de lutter ; il devait s'abandonner à sa destinée.

— Misérables, cria-t-il, hors de lui, à ses bourreaux, vous serez impitoyablement châtiés... Je suis citoyen américain !...

Mais, tout ce qu'il eût pu dire n'aurait servi à rien ; la foule était trop en démence pour l'écouter.

— A mort ! hurla-t-elle, à mort !...

Le chef avait allumé une torche et prononçait



— A mort ! crièrent-ils, à mort !...

peur de ce que pourront inventer ces diables rouges contre nous !... Voyez les regards terribles qu'ils nous jettent !... Nous sommes perdus !...

Le jeune homme n'eut pas le temps de répondre à la malheureuse enfant, prête à défaillir.

Les Indiens les avaient étroitement attachés l'un et l'autre à un poteau et se mettaient en devoir d'apporter autour d'eux des fagots de bois mort qu'ils recouvraient avec soin d'herbes sèches.

Il n'y avait plus de doute sur le but qu'ils poursuivaient, ni dans le résultat de leurs criminelles manœuvres.

Si leurs prisonniers n'étaient pas brûlés vifs, ils risquaient, tout au moins, d'être asphyxiés par la fumée de ce bûcher improvisé.

Ralph fit un effort désespéré pour essayer de rompre ses liens, mais il ne réussit qu'à serrer davantage les nœuds.

une suprême invocation au Grand Manitou, avant de lui offrir les victimes du sacrifice expiatoire.

— Maud, murmura Ralph, doucement, nous allons mourir... J'ai la conscience d'avoir tenté l'impossible pour vous sauver... Je n'ai, malheureusement, pas réussi... Bien plus, c'est par ma faute que nous nous trouvons dans cette atroce situation. Peut-être, avec la bande de Blake eût-il été possible de s'entendre... Ici, il n'y a rien à espérer de ces fanatiques... Je vous en demande pardon !...

— Mon ami, lui répondit-elle à travers ses larmes, ce n'est pas à vous, c'est à moi de demander pardon. C'est moi, au contraire, qui suis responsable de votre mort. Rien ne vous obligeait au dévouement admirable que vous m'avez montré. Si vous ne vous étiez pas attaché à toujours me venir en aide, vous ne seriez pas

là. Je n'aurais pas dû accepter une telle abnégation, ni un pareil sacrifice de votre existence !...

— Maud, ne me parlez pas ainsi ! Ce que j'ai fait, je suis prêt à le recommencer, sans hésiter, s'il le fallait ! Et la mort n'a rien qui puisse m'effrayer, puisque c'est près de vous que je mourrai...

La jeune fille sentait son cœur battre plus violemment. Elle était remuée jusqu'au fond de son âme par cette sincérité dont elle n'avait jamais douté, et dont, en ce moment suprême, elle avait une preuve de plus. Elle oubliait la tragique réalité dans laquelle elle se débattait pour ne plus penser qu'à son compagnon, lié au même poteau d'agonie qu'elle, comme par une sinistre ironie de la destinée.

— Pourquoi, s'enquit-elle, profondément émue, ai-je trouvé en vous un ami si sûr et si fidèle ?... Pourquoi me sacrifiez-vous ainsi une vie à laquelle je n'ai aucun droit ?...

Il baissait la voix comme s'il craignait d'être entendu par la horde hurlante qui dansait autour d'eux, impatiente et féroce, et l'aveu qu'il gardait jalousement depuis si longtemps, jaillit enfin de ses lèvres :

— Maud, parce que je vous aime !...

Un bonheur merveilleux éclata jusqu'au fond de son être, l'emplantant d'une joie surhumaine, et, doucement, elle balbutia :

— Ralph, moi aussi, je vous aime...

Ils se regardaient dans les yeux. Toute la tendresse qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre éclatait victorieusement.

Désormais, ils étaient fiancés.

La mort pouvait venir. Elle ne briserait pas le serment solennel qu'ils venaient d'échanger en face d'elle.

Ils ne la craignaient plus.

Ils étaient certains que, de l'autre côté du monde terrestre, ils se retrouveraient pour s'aimer éternellement dans l'infini.

— Maud, reprit Ralph, Maud, ma femme chérie... je suis à vous pour toujours. Disons-nous un adieu suprême avant de mourir !...

— Ralph, répondit la jeune fille avec ferveur, Ralph, mon époux chéri... Je n'ai pas peur de la mort, puisqu'elle me permettra de vous suivre !...

Le chef avait approché sa torche du bûcher. Les bois secs se mirent bientôt à grésiller, une fumée épaisse commença à s'en dégager.

Les victimes ne pensaient plus échapper à la mort.

Néanmoins, l'instinct de la conservation leur fit tenter un suprême effort. Ils essayèrent, une dernière fois, de s'arracher à leurs entraves.

Ce fut inutile.

Déjà l'asphyxie les serrait à la gorge et les étouffait peu à peu.

— Maud ! soupira Ralph tendrement.

— Ralph ! murmura-t-elle avec amour.

La fureur des Indiens redoublait, ils poussaient de véritables hurlements. Les danses sacrées se transformaient en contorsions abominables.

Ils attendaient, frémissements, le moment de se

jeter sur les prisonniers, et, selon leur coutume demeurée indéracinable dans leur race, de les scalper au milieu de cris de triomphe.

Il était certain que, bientôt, les deux jeunes gens allaient succomber dans d'affreuses souffrances, quand, tout à coup, la scène changea.

Comme une volée d'oiseaux surpris par un chasseur, les Peaux-Rouges, abandonnant précipitamment leurs victimes, s'égaillèrent et disparurent dans les taillis.

Que s'était-il passé ?

Tout simplement ceci, qu'un providentiel hasard avait conduit le shérif au campement de la tribu, et que les hommes de la troupe avaient brusquement surgi, revolver au poing, sur le lieu du sacrifice.

— Ma fille ! s'était écrié M. Morton, éperdu d'horreur.

Mais déjà les policiers s'étaient jetés sur le bûcher, écartaient les branches en flammes et coupaient les liens des deux victimes.

Il était temps.

L'asphyxie allait faire son œuvre irréparable.

## VI. — La Photo

Dans la petite villa qu'ils occupaient, Betty et le « Rat » attendaient impatiemment le retour de leurs complices.

Ces deux êtres-là étaient admirablement faits pour s'entendre. Ils avaient les mêmes goûts, les mêmes pensées.

Ils se comprenaient, ils se complétaient.

Betty sans Barney n'eût pas longtemps supporté la vie de recluse que, depuis quelques semaines, lui imposait Blake. Sans la jeune femme, en revanche, le « Rat » eût peut-être eu vite assez de vivre obscurément aux côtés d'un chef exigeant et despote.

Son bagout, ses réparties toujours amusantes s'accordaient parfaitement avec la frivolité et l'insouciance de sa compagne, qui ne rêvait que plaisirs et distractions, s'ennuyant aussitôt qu'elle en était privée.

Et, vivant l'un près de l'autre, ils s'apercevaient moins de ce que leur existence avait de précaire et de pitoyable.

Cependant, le bruit de l'enlèvement de miss Morton, sur le terrain de golf, n'avait pas tardé à faire le tour de la colonie balnéaire de Palm-Beach.

Tout ce que l'on savait de cette étrange affaire s'était rapidement répandu partout, comme une traînée de poudre, et les journaux commençaient à s'en occuper.

L'écho en vint donc, également, aux oreilles du « Rat » qui, toujours fouineur, les tendait de tous côtés.

Il revint, un jour, tout inquiet, à la villa.

— Ah ça ! s'écria Betty, le voyant le visage décomposé et la mine déconfitte, qu'est-ce qu'il y a ?

— Mauvaises nouvelles, ma pauvre vieille, chuchota-t-il, en se laissant tomber sur une chaise près d'elle... Je crains que cela n'aille pas tout seul pour le patron. On ne parle en

ville que de l'enlèvement de miss Morton... Le papa a déposé une plainte... Le shérif s'est mis en campagne... Betty sourit amèrement et clama d'une voix rageuse :

— Je l'avais bien dit à Fred que cela finirait par tourner mal... Il n'écoute personne... Il se croit supérieur aux autres. Quand il est lancé, il n'y a plus moyen de l'arrêter... Il court après ses millions... il n'attrapera qu'une bonne petite cravate de chanvre ! Tant pis pour lui !...

sommes des copains de Blake. Ensuite, parce que cela nous permettrait de suivre plus facilement les événements. S'il était arrivé du vilain, à lui ou à Jim, faudrait nous démener pour leur porter secours...

— Bien sûr ! répondit Betty, sans enthousiasme...

Et âprement, elle soulagea son cœur de ce qui l'oppressait, en s'écriant :

— On ne pourra donc jamais vivre en paix !...



Les Indiens les avaient étroitement attachés à un poteau

— Cependant, objecta le « Rat » en soupirant, son projet était épatant !... Y a pas à le chiner maintenant !...

— Certes, je n'en disconviens pas !... Seulement, ces trucs-là, il faut les réussir du premier coup, mais ne pas s'acharner après...

Elle alluma une cigarette, et soufflant sur la flamme pour l'éteindre avant de la jeter :

— C'est comme dans l'amour, conclut-elle, ce qui est raté est raté !...

— Ce n'est pas le moment de débiter le patron ! répliqua Barney. Moi ! je le gobe. Il n'a pas froid aux yeux. Allez, c'est un rude type ! ajouta-t-il d'un ton soucieux. Mais c'est pas tout cela, s'agit de prendre une décision...

— Et laquelle ?

— Ficher le camp de Palm-Beach. D'abord, parce que l'air pourrait en devenir malsain pour nous dans le cas où on saurait que nous

J'en ai par-dessus la tête de toutes ces histoires. La servante du dernier des bars de Brooklyn est plus tranquille que moi... Si ça continue, je donne ma démission et je vais de mon côté ! Oui, je finirai par vous plaquer tous...

Le « Rat », très perplexe devant l'irritation de sa compagne, essaya de la calmer :

— Je ne dis pas que vous avez tort, ma belle, fit-il, conciliant. C'est pas une existence que nous menons... Mais, après la pluie, le soleil ! Quand on aura bien turbiné, on récoltera. Ce qu'il y a de plus embêtant pour l'instant, c'est le silence de Blake qui devient inquiétant... N'y a-t-il pas tout à craindre pour lui ?... Aussi, nous, nous n'avons qu'une chose à faire, nous terrer et attendre que l'orage soit passé !...

— Vous en avez de bonnes, Barney, et où aller ?...

— Vous en faites pas et comptez sur bibi ! C'est bien le diable si nous ne vous dénichons pas une bonne petite pension de famille où on vous assurera, moyennant une modeste galette, une hospitalité momentanée et confortable. Ça vous va-t-il ?... Allons, reprenez courage !...

— C'est une idée, répondit-elle, morose.

Puis elle gémit :

— En voilà encore une tuile ! On avait bien besoin de celle-là... C'est à vous donner envie de devenir honnête !...

Et les deux complices échangèrent un regard qui signifiait que la même pensée leur était venue à l'un et à l'autre.

Trois heures plus tard, Barney rejoignait Betty.

Il avait une physionomie joyeuse :

— Hurrah ! lui dit-il. Ça y est !... J'ai mis la main sur ce qu'il nous faut !...

Dans les environs, il avait découvert un brave homme de fermier tout prêt à les accueillir.

— Trente dollars par semaine, avait demandé celui-ci.

— Tope ! avait aussitôt accepté le « Rat », c'est convenu... La maison me plaît. Je viendrai m'y installer avec ma sœur... Je suppose que la nourriture est bonne...

— N'ayez crainte, Mrs Strauss est une cuisinière remarquable...

— Et nous, nous serons d'excellents pensionnaires...

Le « Rat » sortit de sa poche une liasse de bank-notes, et en tendant quelques-unes à son interlocuteur :

— Je paie toujours d'avance ! lui dit-il d'un ton de grand seigneur, pour lui inspirer confiance.

Le soir même, les deux complices arrivaient à leur nouvelle demeure.

Leur hôte était occupé à lire l'article que les journaux consacraient à l'enlèvement de miss Morton et où s'étaient la photographie de la jeune fille communiquée avant son départ, à la presse, par son père, dans l'espérance que quelque lecteur pourrait, peut-être, donner sur elle un renseignement inattendu.

En levant les yeux sur Betty qui entraînait, il ne put retenir un cri :

— Holà ! s'exclama-t-il :

— Qu'avez-vous, Monsieur ? s'enquit-elle intriguée.

Alors, lui montrant le portrait de la feuille :

— N'êtes-vous point cette personne que l'on recherche ? interrogea-t-il... La fille du milliardaire que l'on a enlevée ?

Elle fit mine d'examiner la photographie avec intérêt, et se tournant vers le « Rat » avec une mine stupéfaite :

— Regarde donc, frerot, s'écria-t-elle. Comme c'est curieux !... C'est à n'y pas croire... Il y a, entre nous, une véritable ressemblance !... Hélas, continua-t-elle, s'adressant au fermier, je ne suis point cette jeune fille !... Malheureusement pour moi, je suis orpheline, et j'ai bien peur de ne jamais devenir millionnaire...

L'incident fut clos, mais il était symptomatique, et sa gravité n'échappa point à Barney.

— Vous voyez, dit-il à voix basse, quand ils furent seuls dans le salon mis à leur disposition, ça va barder... La police d'ici est sur les dents. On cherche Maud Morton dans toute la région. S'agirait pas de nous faire chopper, nous aussi !... Faut nous tenir à carreau, hein, mis Betty ?... Pas de blagues, surtout !...

Il se gratta la tête derrière l'oreille, du geste qui lui était familier quand il était très tourmenté, et ajouta :

— Reste à savoir où le patron se cache ! S'il n'est pas assez habile pour disparaître sans laisser de traces, il file un mauvais coton. Je ne suis pas faraud ! Dès demain, j'irai aux informations...

— Allez-y doucement, mon petit Barney... Ne risquez pas de vous compromettre... Chacun pour soi !...

Ce que le « Rat » apprit dans son enquête confirma ses craintes.

Ramenés sous bonne escorte par le shérif, Blake et Jim avaient été conduits directement à la prison de Palm-Beach, avant que l'on statuât sur leur sort.

Tous les journaux donnaient cette nouvelle, ainsi que les détails de la capture.

— Ça devait arriver ! murmura philosophiquement Betty. A force de s'acharner à tirer sur une corde, on finit par la casser. Je l'avais prévu...

— Ce n'est pas tout cela ! reprocha Barney. Ces pauvres types, nous ne pouvons pas nous conduire comme des mufles avec eux, tout de même... Voyons, soyez gentille, miss Betty. Aidez-moi et risquons notre peau s'il le faut pour les faire évader !...

— Risquez la vôtre, si le cœur vous en dit... Vous avez une idée, « Rat » ?...

— Une idée ?... Oh ! là ! là !... J'en ai à revendre !...

— Expliquez-vous...

— Laissez-moi réfléchir un instant ! Je rassemble mes esprits. C'est simple comme l'air !...

Il demeura quelques instants silencieux, puis mettant son index sur son front :

— Voilà, fit-il solennellement... Ça y est. Ecoutez bien... Théo a des relations dans la prison. On ne passe pas, dans un endroit pareil, quelques années de sa vie, sans y conserver des amitiés solides !... Par lui, je me glisserai jusqu'au patron...

— Difficile !...

— Evidemment !... Mais le « Rat » il est un peu là, n'est-ce pas ?...

— Comment vous y prendrez-vous ?...

— Le plus simplement du monde... Que faut-il pour cela ?

— Un peu d'or, ricana-t-elle.

— Rien qu'une autorisation officielle, un permis de communiquer, un bout de papier avec le cachet de sûreté de la prison...

— Qui vous le donnera ?

— Théo, donc !...

Il éclata d'un rire canaille :

— Vous bilez pas... Je sais y faire. J'aurai ce qu'il me faut... et, une fois dans le cachot du patron...

— Un gardien vous écoutera et vous surveillera !

— Je lui allongerai en douce cinquante dollars dans la patte pour qu'il s'intéresse aux ébats d'un oiseau dans le ciel... Rien n'encourage autant l'ornithologie qu'une petite bank-note offerte à point !...

— Et alors ?...

— Alors ?... le mieux serait, évidemment, que je puisse profiter de ce bref moment pour passer à Blake une échelle de corde et quelques outils utiles... Mais des nêfles... il n'y faut pas songer... Vous serez chargée, plus tard, de cette besogne, patronne... Je vous préviendrai quand vous devrez entrer dans la danse !

— Puisqu'il le faut, Barney !... soupira Betty, allons-y ! Je suis prête à marcher !...

Et de fait, le lendemain, notre bandit ralliait la pension de famille et d'un ton triomphant disait à la jeune femme :

— Ça y est !... J'ai vu Blake... Il vous envoie le bonjour...

— Alors, il s'évadera ?

— Il s'évadera si vous l'y aidez, miss Betty...

Et, comme elle le regardait d'un air étonné, il ouvrit un carton qu'il avait apporté avec lui et posé sur la table en arrivant.

Il en sortit un costume gros-bleu, puis un chapeau d'une forme particulière sur le ruban rouge duquel se lisaient ces mots :

ARMÉE DU SALUT

— Si vous suivez mes instructions, chuchota-t-il, Blake et Jim seront libres demain...

## HUITIÈME ÉPISODE

# L'Enlèvement

## PREMIÈRE PARTIE

### Le plan du Rat

#### I. — Pieuse visite

La fortune sourit, en ce monde, aux audacieux.

Ce vieux proverbe romain, le « Rat » en avait apprécié la justesse une fois de plus.

Muni d'un faux permis de communiquer que Théo, un autre bandit de son espèce, lui avait procuré sans difficulté, il était ainsi qu'on l'a vu, parvenu à pénétrer dans la prison de Palm-Beach et à arriver jusqu'à Blake.

Tout s'était passé ainsi qu'il l'avait prévu.

Il avait obtenu que le gardien chargé de la surveillance des détenus détournât, un instant, son attention.

Les prisons américaines ne ressemblent guère à celles de France. Elles se composent de petites cellules grillagées qui rappellent des cages accotées les unes aux autres et dont une des faces est fermée par de simples barreaux, ce qui permet d'embrasser, d'un seul coup d'œil, tous les prisonniers.

Le « Rat » avait prévu en quelques mots son complice, qu'il trouverait moyen de faire glisser rapidement tout ce qui serait nécessaire à son évasion.

— Vous bilez pas, patron, lui avait-il dit... nous vous tirerons de là !...

— Quel sale tabac, mon vieux « Rat », gémit Fred, nous avons failli laisser notre peau dans ces satanés marigots... et en guise de moustiques, c'est le shérif et sa bande qui sont tombés sur nous... nous avons été poissés, au milieu de la mare, comme des grenouilles, sans avoir le temps de dire ouf !

Et quand il lui eut fait le récit de ses aventures depuis son départ pour le terrain de golf...

— Aussi, répliqua Barney, miss Betty m'a-t-elle chargé de vous dire que vous seriez imprudent de poursuivre plus longtemps votre projet... elle est d'avis que vous lâchiez tout ça... écoutez-la donc !... vous avez perdu la partie... le *Grand Jeu* est une taffe... nous dénicherons bien d'autres affaires moins mirobolantes, peut-être, mais autrement sûres...

Blake eut un mouvement d'emportement et enveloppant son interlocuteur de son regard incisif et dur :

— Que Betty me fiche la paix, gronda-t-il... et qu'elle marche aux ordres... Avec ces femmes timorées et stupides, on n'entreprendrait jamais rien !... On attendrait que les poires vous tombent toutes sucrées dans la bouche... Ah ! nom d'un chien !... Je veux avoir le dessus !... Et ils me le paieront, ce Ralph Gordon et sa damnée miss Morton !... Je suis plus décidé

que jamais, tu entends... Qu'on les surveille étroitement... Ils ont dû regagner le Royal-Hôtel... Et ils doivent bien se moquer de moi qui les suivais entre deux policiers, les menottes aux mains !... J'aurai ma revanche... Oui, le dernier mot n'est pas encore dit, et je leur en réserve une bien bonne !...

Il trépanait de colère, montrant le poing à ses ennemis invisibles.

Barney, inquiet de cette violence, l'apaisa de son mieux. Il ne s'agissait pas de se faire remarquer pour l'instant. C'eût été une rude gaffe.

Alors, Fred faisant un effort sur lui-même, se calma un peu et continua à voix basse :

— Qu'on commence par se hâter de me sortir de là !... Profitons de ce que je suis en prison préventive !... Quand je serai condamné à quelques années de hard-labour, il ne sera plus temps !...

— Patron, ne craignez rien, nous ferons l'impossible !...

Mais le billet de cinquante dollars avait terminé ses effets.

Le gardien trouvait qu'il en avait assez de s'intéresser au vol des oiseaux.

Il s'approcha de son prisonnier.

Le « Rat » se hâta de faire ses adieux à Blake.

— Vous aurez de mes nouvelles dès demain, patron, murmura-t-il... Tenez-vous sur vos gardes !... Il se pourrait qu'il y ait chambardelement avant longtemps !...

Le soir même, revenant à la pension de famille où il habitait avec Betty, après une longue conversation avec Théo, Barney lui apportait, comme nous l'avons vu, un costume complet de salutiste.

— Ce coup-ci, y a plus à rigoler, lui dit-il. Voici ma combine, mais vous êtes très forte, et, à nous deux, ça va aller sur des roulettes... En avant, arche !... Faut pas renacler à la besogne. Donc, vous êtes désormais une des plus fidèles, une des plus dévouées associées de la Maréchale Booth... Vous allez, dans toutes les prisons de la Floride apporter aux malheureux prisonniers les consolations de l'Armée du Salut... vous essayez de les convertir, et de les prendre par la main pour les contraindre à sortir de la vallée du péché !... Vous devez leur dire : Repentez-vous, mes frères, sur cette terre, et il vous sera beaucoup pardonné là-haut !...

— Bravo, « Rat » ! interrompit Betty, en battant des mains. Ma parole, je ne vous savais point tant de dispositions pour la prédication ! Vous auriez peut-être dû vous faire clergyman !

— Miss Betty ! vous me connaissez mal... avec le plus grand sérieux. Apprenez, pour votre gouverne, que si j'avais voulu, je serais devenu un savant tout comme un autre, et que je trousseais un discours à la noix de coco comme M. Wilson lui-même !

Elle se mit à rire :

— Mais, mon vieux, répliqua-t-elle, je n'ai jamais douté de vos talents un seul instant, seulement, il ne s'agit pas de nous en ce moment, mais de ce pauvre diable de Blake. Rassurez-vous, j'ai parfaitement compris mon rôle et je

saurai le jouer, jusqu'au bout, sans défaillance. Je serai une salutiste édifiente. Je me charge de décider Fred lui-même à sauver son âme... ou tout au moins, à commencer par se sauver !...

— Et, en même temps, vous lui apporterez une bonne petite corde solide et quelques outils nécessaires pour la clef des champs... Nous arrangerons tout cela sous votre vêtement et bien malin celui qui devinera que vous n'aidez pas les pécheurs que spirituellement !...

— Tout cela ne semble pas sorcier. Mais, objecta-t-elle, une question pourtant. Comment pénétrerai-je dans cette prison ?...

— Enfant ! Croyez-vous que je n'aie pas tout étudié, prévu, résolu ? Rien de plus aisé, ma bonne amie, avec un peu d'imagination...

— Expliquez-vous vite !...

— Eh bien, voilà : les salutistes ont des permis de visite pour toutes les prisons. Je m'en suis procuré un. Oh ! s'exclama-t-il, se rengorgeant, il est chiquement imité ! On ne fait pas mieux, hein ? et notre Théo est un artiste... Il va vous ouvrir toutes grandes les portes pour que vous puissiez exercer librement votre pieuse mission.

— Vous pensez à tout, « Rat ».

— Je pense surtout à sauver le patron ! Maintenant, vous savez tout ce que j'ai à vous apprendre... Allez dormir tranquille, ne faites pas de mauvais rêves... Il faut que demain vous soyez d'attaque. D'ici là, je me serai procuré l'auto qui nous est nécessaire pour cette évasion. C'est moi qui aurai l'honneur de vous conduire, capitaine ! Et, imitant la grosse caisse et les cymbales de l'Armée du Salut, il ajouta avec une mimique burlesque :

— Boum !... Boum !... En Avant !...

Les deux complices se levèrent pour se rendre chacun dans sa chambre, quand, sur le seuil, Barney s'arrêta, et posant confidentiellement sa main sur l'épaule de sa compagne, il lui chuchota :

— Voyez-vous, miss Betty, tout compte fait, nous avons intérêt à rattraper le patron ; c'est un type à la coule... et qui sait y faire... qu'est-ce que nous deviendrions sans lui !... faut un pilote au gouvernail, pas !...

— En tout cas, soupira avec amertume la jeune fille, quand on a tiré le vin, il s'agit de le boire...

Et le lendemain, en effet, une automobile conduite par Barney, parfaitement grimpé en chauffeur, stoppait devant la pension de famille.

Betty, déguisée en salutiste, y monta.

Elle était jolie ainsi, avec ses boucles dorées débordant de son chapeau sombre, et son air recueilli donnait à son visage une gravité charmante.

— En route ! dit-elle.

La prison était située au dehors de la ville.

Un quart d'heure plus tard, elle en franchissait les portes sans difficulté, ainsi que le « Rat » l'avait prévu ; et le gardien sur l'ordre du directeur, la conduisait au quartier des prévenus.

Depuis la veille, il s'était produit un petit changement. On avait amené deux nouveaux

prisonniers, un alcoolique qui venait de tuer sa femme et un nègre accusé d'avoir attaqué une blanche, crime qui se produit fréquemment dans ces régions.

La place avait manqué. Alors, on avait enfermé Blake et Jim dans la même cellule.

C'était, sans le savoir, favoriser singulièrement le plan hardi de Barney.

— Ah ! s'écria le gardien, tout en guidant la pieuse visiteuse, vous aurez fort à faire, madame ! Ce ne sont pas les criminels qui manquent ici !

— Mon frère, répondit-elle avec onction, je tenterai l'impossible pour ramener des pécheurs au bien ! Il faut qu'ils se convertissent !...

— Je vous le souhaite, murmura son interlocuteur sans conviction.

Il en avait tant vu !

Blake fut un peu étonné quand la salutiste, après s'être arrêtée consciencieusement devant la cellule de l'ivrogne et du nègre, qui l'accueillirent par des hurlements et des menaces, se dirigea vers lui.

Il le fut, cependant, plus encore, quand Betty, levant en s'approchant la coiffe de son chapeau, il la reconnut.

Mais déjà celle-ci, d'un geste impératif, avait arrêté le cri de surprise prêt à jaillir de ses lèvres et lui disait tout bas :

— Chut ! Un seul mot imprudent pourrait tout compromettre !...

Il comprit.

Il s'inclina avec un respect affecté, et tout haut, de façon à être entendu par le gardien, qui se tenait, par discrétion, un peu à l'écart :

— Je vous remercie, madame, de m'apporter vos consolations et vos encouragements, car en vérité je traverse une crise bien pénible !

— Mon frère, répondit-elle, sur le même ton, si vous vous repentez sincèrement de vos fautes, je tâcherai de vous aider de mon mieux à reprendre le chemin de la vertu.

Le gardien, édifié, lui tournait le dos, se promenant de long en large, dans le couloir, occupé à sa surveillance.

Betty profita de cet instant rapide.

En un tournemain, elle sortit de son manteau un paquet de cordes, un couteau et un browning qu'elle tendit à Blake qui les passa à Jim demeuré au fond de la cellule.

La jeune femme, en même temps, lui transmettait les dernières instructions de Barney.

L'auto attendait du côté nord de la prison, à quelque distance de la route. Quant au « Rat », pour le cas où l'on aurait besoin de lui, il s'était muni d'une corde à nœuds très résistante.

Le gardien se rapprochait. L'entretien était terminé.

La salutiste prit congé du prisonnier.

— Adieu, mon frère, lui dit-elle. N'oubliez pas que vous m'avez promis de faire tous vos efforts pour quitter sans retard la mauvaise route où vous êtes engagé...

— J'essayerai, répondit l'aventurier avec contrition, puisque vous voulez bien m'y aider !

— A bientôt, alors, mon frère ! Il ne se pas-

sera pas longtemps, dans ces conditions, avant que vous soyez sauvé !...

— Ah ! madame, murmura le gardien, en reconduisant la zélée visiteuse, comme je vous admire de vous consacrer à une besogne aussi ingrate !

Betty répartit modestement :

— C'est notre vocation, monsieur ! Aussi comme je serais heureuse de réussir à libérer cet homme des chaînes du péché !... Vous n'ignorez pas qu'il doit y avoir au ciel plus de joie pour un seul des malheureux qui sortent de votre prison que pour mille justes qui y restent !...

## II. — L'évasion

L'envoyée de l'Armée du Salut ne s'était pas retirée depuis une heure, que Blake, après s'être concerté avec Jim, mettait à exécution le plan hardi conçu par Barney.

— Gardien ! appela-t-il.

Celui-ci vint vers la porte.

— Que voulez-vous ?

L'aventurier affecta de baisser la voix :

— J'ai un secret important à vous confier...

L'autre crut, sans doute, qu'à la suite de la visite qu'il avait reçue, son prisonnier se décidait à entrer dans la voie des aveux.

Sans méfiance, il s'approcha davantage encore des barreaux, tout contre, et prêta l'oreille. C'était là une grosse imprudence !

Tout à coup Jim, qui se dissimulait derrière son complice, bondit et agrippa le gardien au cou, de ses mains solides.

Il ne lâcha son étreinte que quand celui-ci se fut effondré, étranglé et râlant, tandis que Blake, ne perdant pas un instant, s'emparait du trousseau de clefs qu'il portait à sa ceinture.

Les détenus qui assistèrent à cet effroyable spectacle se gardèrent bien, naturellement, de donner l'alarme.

En possession des clefs, ce fut un jeu pour Fred d'ouvrir la porte de sa cellule. Pour plus de précautions, il bâillonna sa malheureuse victime et la ficela solidement.

— Tu as ton compte, mon vieux !... grommela-t-il.

Puis, les deux malandrins gagnèrent la porte et s'engagèrent dans le chemin de ronde, de toute la vitesse de leurs jambes.

Mais comment pousser plus loin la tentative d'évasion ?

Le mur était haut. Il ne fallait pas songer à le franchir. D'un autre côté, s'attarder plus longtemps, c'était s'exposer à être découvert.

— Damnation ! jura Blake, perdant courage. Ce serait trop rageant d'échouer au port, tout de même !...

Heureusement pour les fugitifs, Barney avait prévu également cela.

Laisant l'auto sous la garde de Betty, qui l'avait rejoint, le « Rat » s'était dirigé vers une des tourelles d'angle qui surmontait le chemin de ronde.

Puis, faisant un nœud coulant avec la corde fine, dont il s'était muni, et la lançant avec son adresse d'ancien cow-boy, il avait réussi à accrocher la girouette de la tourelle. Alors, se hissant à la force du poignet, en s'aidant avec ses jambes, il était parvenu au sommet.

Il se trouvait là à propos pour lancer un filin solide à ses complices, qui désespéraient déjà.

Cela leur permit de grimper sur le mur du chemin de ronde, et ensuite de se glisser de l'autre côté.

Bientôt, ils arrivèrent sur la rue.

Ils étaient sauvés.

Un instant plus tard, ils rejoignaient l'auto, qui les emmena à toute vitesse.

Il était temps.

L'alarme avait été donnée. Tout le personnel de la prison était sur pied. De tous côtés, on se mettait à la poursuite des deux détenus, si audacieusement évadés.

L'auto roulait maintenant à travers la campagne.

Les quatre complices comprenaient qu'ils ne pouvaient demeurer plus longtemps dans la région. Leur signalement avait certainement été envoyé partout. On les découvrirait rapidement.

Il fallait qu'ils se hâtassent de disparaître. Ils devaient regagner New-York au plus vite, et sous un déguisement.

Une fois dans la grande cité, ils essaieraient de s'y perdre. Mêlés à la populace des faubourgs, on ne les remarquerait point.

— Ouf ! murmura Blake, me voilà libre ! Libre ! C'est le principal...

— C'est au « Rat » que tu en dois, fit Betty.

L'aventurier tendit la main à son complice :

— Bien travaillé, petit... Tu es décidément à la redresse. Quand j'aurai mes millions, tu en auras ta part, je te le promets !

La jeune fille éclata d'un rire sarcastique :

— Tes millions, tes millions !... Ils sont loin pour le moment !... Tu ferais mieux de lui offrir une belle pipe en écume ou une boîte de cigares. Ce serait une récompense plus certaine pour lui !

Mais Blake, l'enveloppant d'un regard mécontent :

— Voilà ce qui te trompe, ma belle ! grondait-il d'une voix railleuse et irritée à la fois. Les millions ne sont pas si loin que tu te l'imagines... Je les aurai, tu entends... et avant qu'il soit longtemps !

Et sans vouloir remarquer le ricanement dont elle saluait ses paroles, il se tourna vers le « Rat » :

— En mon absence, a-t-on suivi toutes mes instructions ? lui demanda-t-il... A-t-on surveillé l'Hôtel-Royal ? Où est M. Morton ?

L'autre répondit :

— Patron, vos ordres ont été rigoureusement exécutés... J'ai ce matin même fait jaspiner le pipelet du palace... Il m'a refilé sans peine ce renseignement : M. Morton, miss Morton et

son damné Ralph Gordon sont repartis pour New-York.

— Je préfère cela, murmura Blake, d'un air satisfait. Ici, on n'aurait pu rien faire. Nous serions vite arrêtés, tandis que là-bas !...

Et comme il n'achevait point sa pensée, Betty le regarda, étonnée :

— Ah ça, interrogea-t-elle, c'est sérieux ? Tu as l'intention de recommencer ? Cette leçon ne te suffit pas ?...

— Non, déclara-t-il tranquillement. J'ai un petit compte à régler avec tous ces gens-là. Ils n'en ont pas fini avec moi. Cristi ! ce serait trop simple !...

Les fuyards, cependant, étaient parvenus à une petite station de la ligne de New-York.

Selon leur procédé habituel, ils se séparèrent et, abandonnant l'auto, sautèrent dans le premier rapide qui passait.

Personne ne les avait remarqués et on continuait de les chercher aux environs de Palm-Beach...

Ainsi que le « Rat » en avait averti ses amis, M. Morton, abandonnant sa villégiature, avait décidé de regagner River-Side.

Très affecté de tout ce qui venait de se passer, il avait songé que, décidément, ce serait encore là qu'il serait le plus en sécurité, maintenant que la moitié de la bande était mise hors d'état de lui nuire.

Maud et Ralph avaient, d'ailleurs, besoin de repos.

Ce n'était pas impunément qu'ils avaient connu tous ces dangers d'où ils n'étaient sortis que par miracle.

Leurs nerfs étaient à bout, et, pour se remettre, un grand calme et une complète tranquillité leur étaient nécessaires.

Assis l'un près de l'autre dans des magnifiques salons de la villa, tandis que Mr. Morton était allé jusqu'à New-York pour ses affaires, cet après-midi-là, ils causaient, tendrement, à mi-voix.

Le jour baissait.

Les ombres s'allongeaient déjà sur le sol, enveloppant tout autour d'elles de leur grisaille uniforme, et sur le piano un énorme dahlia rouge jetait une note éclatante dans le crépuscule naissant.

Ralph avait pris la main de Maud et la serrait tendrement dans la sienne.

Ils étaient fiancés.

M. Morton n'avait pas désapprouvé sa fille en apprenant qu'ils étaient « engagés », comme on dit de l'autre côté de l'Océan.

Elle devait la vie à son sauveur. La récompense était méritée. Qu'il lui plût en plus, cela ne le regardait point. Les parents, en Amérique, ne sont point consultés par les jeunes gens qui se marient. Mais, en lui-même, il ne regrettait pas le choix de Maud. Ralph était un garçon intelligent qui la rendrait heureuse, et saurait diriger parfaitement, à son tour, les usines de Gold Mountain.

(A suivre).

## D.-W. GRIFFITH

DEUX importantes maisons françaises viennent, en quelques semaines, de présenter deux films très différents : *Le Lys Brisé* et *Le Pauvre Amour*, qui ont brusquement fait pénétrer dans le grand public le nom de leur metteur en scène : D. W. Griffith.

Cette soudaine popularité est juste, elle est même, étant tardive, l'expression parfaite de la justice. Il y a longtemps, en effet, que Griffith aurait dû être mis en France à la place qu'il mérite, c'est-à-dire à la première, ce qui n'interdirait d'ailleurs à aucun de ses rivaux, pas même à Th. Ince, de prétendre à cette suprématie, un classement de ce genre étant, chaque jour, susceptible d'être modifié. Mais, bien que nous piquions, nous Français, de marcher à la tête du mouvement intellectuel et artistique, nous aimons bien, en certains cas, n'avoir qu'à ratifier des jugements dont la valeur est éprouvée. C'est ainsi que nous venons de découvrir Griffith.

Griffith n'est pourtant pas un débutant dans la carrière cinématographique. Son premier film *Les Aventures de Dolly*, ne date-t-il pas de 1908. (Combien y a-t-il de metteurs en scène français, même parmi ceux qui aiment à être regardés comme des vétérans, voire comme des pionniers du cinéma, qui pourraient s'appuyer sur des états de service vieux de douze ans ?) Durant ces douze années, D. W. Griffith réalisa plus de quatre cents films — œuvre formidable que nous ignorons presque

complètement — puisque de ces quatre cents films, seuls, *La Naissance d'une Nation*, *Intolérance*, *Les Cœurs du Monde*, et, tout récemment, *Le Lys Brisé* et *Le Pauvre Amour* sont arrivés jusqu'à nous. (Je crois même que le film portant le titre *Les Cœurs du Monde*, qui a été présenté au cours de quelques réunions privées, n'a jusqu'à présent figuré dans aucun programme régulier.)

*La Naissance d'une Nation* fut regardée comme un beau film — un très beau film — mais ne procura pas à Griffith l'auréole qu'il méritait. Nous n'avions pas encore compris ce qu'était le cinéma et nous ne sentimes pas tout ce qu'il y avait dans ce film de neuf, de hardi, et, en même temps, d'étudié. Nous nous crûmes en face d'un film à grande mise en scène alors que nous étions tout simplement présentés un grand film.

*Intolérance* fit une profonde impression mais ne rem-

porta pas encore le succès franc et indiscutable que Griffith attendait de Paris. Une réclame formidable faite autour de ce film, fit sans doute un peu de tort à l'œuvre. On nous avait annoncé à grand renfort de grosse caisse et de trompettes que la mise en scène d'*Intolérance* avait exigé plusieurs années de travail, que nous verrions se mouvoir au milieu des innombrables péripéties de ses quatre actions parallèles, 125.000 figurants, 7.000 chevaux, 1.500 chars, que les remparts de Babylone avaient été reconstruits spécialement pour



D.-W. GRIFFITH.

la circonstance, bref, que ce film était *the greatest in the world...* Nous nous attendions à quelque chose de plus formidable encore que ce qui nous fut montré, et puis nous ne pouvons admettre qu'un phénomène prétende à autre chose qu'à exciter notre ironie et nous regardions *Intolérance* comme un film-phénomène un peu,

il faut bien l'avouer, parce qu'on nous l'avait annoncé comme tel, devant que les...charbons fussent allumés. Nous fûmes donc un peu déçus. Cette déception du public eut pourtant une excuse : la Censure tenant à signaler son existence par un geste inutile et, comme si elle avait eu le pouvoir de rayer de l'Histoire de France un de ses chapitres, exigea la suppression de tout un épisode d'*Intolérance...* L'harmonie, le rythme du film reçurent de cette mutilation un coup fâcheux et le sens de l'intrigue en fut faussé. La Presse, pourtant, fut unanime à chanter les louanges de Griffith, non seulement la presse cinématographique, mais encore la grande presse politique et d'information : « Une occasion rare s'offre en ce moment, écrivait le 4 Juin 1919, dans le *Temps*, notre collaborateur Vuillermoz ;

que les poètes, que les peintres, que les dramaturges, attirés par l'énigme de l'écran aillent étudier le film de Griffith, *Intolérance*, qui tourne à Marivaux devant des salles où la surprise, la stupeur, l'extase, la colère, l'émerveillement, l'indignation, la dérision et l'enthousiasme composent une atmosphère éminemment favorable aux fécondes escarmouches de l'esthétique. Qu'ils aillent

voir *Intolérance*, qu'ils aillent surtout le revoir. C'est un enseignement, c'est un cours. C'est le manuel le plus complet qu'on ait jamais édité sur « ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire » dans le domaine du cinquième art. »

« *Intolérance* marque une date dans l'histoire de l'écran, notait de son côté l'*Œuvre* du 11 Mai 1919. Il faut que nos artistes en fassent une étude approfondie et que sa leçon ne soit pas perdue pour ceux qui croient à l'avenir de cet art naissant qui sort enfin de la période des tâtonnements et peut offrir aux créateurs un mode d'expression d'une souplesse et d'une richesse incomparables. »

La Critique avait donc bien compris tout ce qui faisait la valeur de ce film, tout ce que Griffith apportait à nos cinégraphistes. Le public refusa de s'engager dans la voie que lui ouvrait la critique. Il eut la sensation d'assister à la représentation d'une féerie à grand spectacle, comme celles que joue le Châtelet, et nous savons tous, n'est-ce pas ? que ce n'est pas au Châtelet que naissent les chefs-d'œuvre. *Intolérance* était un excellent film tant qu'il ne visait à rien d'autre qu'à faire se mou-

voir les masses de figuration dans des décors somptueux et suivant les règles établies à l'Opéra ou au Châtelet, mais insupportable lorsqu'il prétendait être une œuvre d'art. Une fois cette distinction établie, le public ne voulut pas en démordre et *Intolérance* ne remporta pas, il y a vingt mois, le succès qui ne manquerait pas de lui être fait aujourd'hui que la



DONALD CRISP  
dans le *Lys Brisé*.

foule s'est familiarisée avec le cinéma et qu'elle sait mieux ce qu'elle est en droit d'exiger de lui.

Dans *Les Cœurs du Monde*, les mêmes qualités que dans *Intolérance* se manifestaient. Malheureusement, l'intrigue de ce film était une intrigue de guerre et c'est peut-être là qu'il faut chercher la raison pour quoi le film n'eut aucune carrière en France, y étant arrivé à une époque où, sortant à peine de la tourmente, nous demandions au cinéma comme au théâtre de ne pas réveiller en nous le souvenir des



LILIAN GISH  
et BARTHELMESS  
dans  
*Le Lys Brisé*.

heures mauvaises. Il y avait pourtant dans *Les Cœurs du Monde*, d'admirables éléments de réussite, notamment l'interprétation du principal personnage féminin par la charmante Lilian Gish, que *Le Lys Brisé* vient de révéler aux Parisiens. Il me souvient encore d'une suite de tableaux de tranchées sous la pluie qui portaient en eux toute la désolation de la guerre.

Enfin, *Le Lys-Brisé* parut. Cette fois, le concert d'éloges fut unanime. Remarquablement soutenu par une publicité intelligemment faite et savamment dosée, *Le Lys Brisé* apparut au monde cinématographique français comme possédant toutes les qualités ; on regarda comme des empêcheurs d'admirer en rond, comme des fous, ceux — et ils sont rares — qui se permirent de formuler, avec quelles précautions ! quelques critiques. En quarante-huit heures, Griffith fut célèbre et Lilian Gish popu-

laire ! Barthelmess et Donald Crisp furent regardés comme les acteurs-types du ciné, ceux que nos Signoret, nos Séverin-Mars, nos André Nox devraient se proposer comme modèles ! Il y avait là de l'exagération. Pourtant, ainsi que l'a remarqué notre collaborateur Léon Moussinac, dans *Le Mercure de France* : « *Le Lys Brisé* est actuellement, sans doute

aucun, le chef-d'œuvre du cinéma dramatique. Mais, lorsqu'on est resté longtemps enfermé dans une chambre noire, la plus faible lumière éblouit davantage qu'au jour le grand soleil. Et je comprends ici tous les enthousiasmes. Je comprends que ceux qui ont approché l'écran et qui en connaissent les présentes misères, restent comme écrasés par tant de science, soient stupéfaits par l'expression d'un génie aussi volontaire. Pourtant, la foule ne saurait subir les mêmes réactions et je crois qu'il appartient

surtout à la critique d'essayer de juger les œuvres en les situant mieux dans le temps... La foule réclame de la joie, d'abord. C'est assez logique. Le métier doit s'effacer devant l'émotion...

Cette émotion, la foule l'a eue, et c'est peut-être parce que *Le Lys Brisé* la lui donne trop complète que, dans certains établissements, quelques coups de sifflet ont retenti au cours de la projection de ce film. Je suis allé, ayant déjà vu *Le Lys Brisé* sur les boulevards, dans un établissement populaire, pour le revoir. J'en suis sorti avec une impression très nette : ce n'est pas l'excès de métier, ni la virtuosité, ni

le raffinement de Griffith devant quoi la foule se cabre par instants, mais uniquement devant le personnage de la brute incarnée par Donald Crisp. Mais ce mouvement de recul de la foule n'est-il pas le plus bel éloge qui puisse être adressé à Griffith ? Celui-ci, en effet, a voulu réunir en un seul personnage tout ce qui peut rendre un homme odieux... Un coup de sifflet, bien mieux que tous les applaudissements, fournit la preuve qu'il y a réussi... Quand l'Ambigu jouait des mélodrames, il n'était pas rare d'entendre partir du poulailler des coups de sifflet et des injures qui s'arrêtaient à la personne du traître, qui n'allaient pas jusqu'à celle de l'auteur... et nul ne se trompait sur la nature de ces manifestations... Les coups de sifflet qui, dans certaines salles, ont coloré d'un peu d'imprévu la projection du *Lys Brisé*, ne prouvent donc pas, à mon avis, que Griffith ait dépassé le but qu'il se proposait, mais au contraire, comme on dit vulgairement, qu'il a « mis dans le mille ».

Ces coups de sifflet, *Le Pauvre Amour*, que le *Cosmograph* a présenté la semaine dernière devant une assistance des plus brillantes, ne les connaîtra certainement pas, car « il ne contient aucune des audaces dont fourmille *Le Lys Brisé*. »

Son intrigue est toute simple, elle ne met aux prises que des êtres comme nous en coudoyons toute la journée et sans doute, à cause de cela, plaira-t-elle sans réticence à un public inépuisable.

Un jour, interrogé par un journaliste sur les principes qui le dirigeaient dans son travail, Griffith avoua à son interviewer : « Le vrai drame est la vie. » *Les effets dramatiques* ne sont pas la vie ; ce sont, accumulées, des conditions isolées de la vie. Le vrai drame est la vie et la vie c'est nous-mêmes... Quand nous allons au spectacle ou quand nous lisons un livre, nous ne faisons que regarder dans un miroir. Nous ne nous intéressons aux caractères qu'autant qu'ils reflètent les nôtres. Le garçon contemple l'héroïne d'un film et il pense à lui-même. Il dit : « Hein ! Si je pouvais avoir une femme comme cela. » Et la mère dit de son côté : « J'espère que ma fille sera comme cela. » Et la jeune fille se voit elle-même.

Pour l'exacte raison que l'on se voit soi-même, une œuvre dramatique est un succès ou un échec. Il y a d'occasionnelles grandes œuvres de littérature dans lesquelles le monde entier — chacun dans le

monde — peut voir la représentation de soi-même. Et ces œuvres deviennent immortelles. » Si, ce jour-là, Griffith a été bon psychologue, *Le Pauvre Amour* doit être le plus grand succès que nos salles de projection aient jamais connu, car, dans aucun film ne furent réunis personnages si identiques à nous-mêmes. Cette identité des héros de *Pauvre Amour* et des hommes que nous sommes, nous hésitons un peu avant de la reconnaître et de l'avouer, parce que l'intrigue imaginée par Griffith est par instants d'une sentimentalité un peu enfantine... Mais, au bout d'une minute, nous nous apercevons qu'en fait de sentimentalité, nous restons toute notre vie des enfants et nous nous voyons alors vivre sur l'écran comme en un miroir.

Cette présentation, coup sur coup, de deux films aussi différents, prouve admirablement que l'évolution de Griffith n'est pas due au hasard, mais bien à une volonté constamment tendue. Tous les effets indiqués dans *Le Pauvre Amour*, qui a été réalisé avant *Le Lys Brisé*, nous les retrouvons dans *Le Lys Brisé*, développés, perfectionnés.

Dans *Le Pauvre Amour*, c'est encore l'analyse qui règne en maîtresse. Dans *Le Lys Brisé*, la synthèse est intervenue et s'est immédiatement fait une place importante. Dans *Le Lys Brisé*, le réalisme qui s'étalait encore dans *Le Pauvre Amour* a à peu près complètement disparu. *Le Pauvre Amour* porte peut-être moins apparente la signature de Griffith que *Le Lys Brisé*, mais il n'en plaira pas moins au public, qui y retrouvera, non sans plaisir, l'admirable interprète du *Lys Brisé*, celle qui paraît le mieux faite pour traduire les intentions de Griffith : Lilian Gish... Lilian Gish, enfant martyre une fois de plus, mais martyrisée cette fois par celui qu'elle aime et qui l'aime sans s'en douter. Ah ! les pauvres sourires de Lilian Gish drapant les plis du voile de mariée de celle qui lui prend son bien-aimé ! Ah ! le regard de chien battu de Lilian Gish surprenant le premier baiser que celui qu'elle aime donne à l'intrigante qui, bientôt, se fera épouser ! Lilian Gish, souriant à travers ses larmes ! Lilian Gish assistant au mariage de celui qui possède tout son cœur ! Quelle artiste les aurait réalisés aussi bien que Lilian Gish, tous ces petits tableaux émouvants comme une tragédie, dans leur brièveté et leur simplicité ?... Mais quel metteur en scène aurait su,

aussi bien que Griffith, leur donner les dimensions, l'éclairage, le cadre capables de les mettre le mieux en valeur ? Quel metteur en scène, surtout, aurait su trouver

étranges amours de la petite londonienne et du jeune Chinois illuminé ; tous ceux qui ont fait des réserves sur le talent de Griffith, auteur du *Lys Brisé*, puiseront



LILIAN GISH et ROBERT HARRON dans *Le Pauvre Amour*

une Lilian Gish et, aussi bien que Griffith, la former, la modeler, user de ses qualités et même de ses défauts ?

Tous ceux qui ont aimé *Le Lys Brisé* retrouveront dans *Le Pauvre Amour* les raisons qui les ont fait se complaire à la brutale et un peu spéciale histoire des

dans *Le Pauvre Amour* la conviction que Griffith, qui a su réaliser ces deux films parmi quatre cents autres, est vraiment le premier des metteurs en scène que le cinéma possède actuellement.

RENÉ JEANNE.

CINÉMAGAZINE publiera les biographies illustrées de toutes les grandes vedettes françaises de l'écran :

SIGNORET, Suzanne GRANDAIS, Henry KRAUSS, SÉVERIN-MARS, René CRESTÉ, Max LINDER, etc.

ainsi que des grandes vedettes américaines :

CHARLOT (Charles CHAPLIN), Douglas FAIRBANKS, Mary PICKFORD, W. HART, N. TALMADGE, W. FARNUM, W. RUSSEL, etc., etc.

:: Superproduction Fox-Film :: Sélection Monatfilm ::

## La Fille des Dieux

interprète :  
Annette Kellerman

## Aladdin

et la Lampe merveilleuse

## Salomé

interprète :  
Theda Bara

## Fan-Fan

Fantaisie japonaise

## Ali-Baba

et les Quarante Voleurs

Super-Goldwyn

## Le Retour de Tarzan

Grand drame de la Mer et des Jungles

Des Paysages splendides, des Fauves cruels, un Athlète prestigieux

## Société des Grands Films Artistiques

PARIS, 21, Rue du Faubourg-du-Temple - Tél. : NORD 49-43

Région Lyonnaise :

M. Boulin, 81, Rue de la République, Lyon

Région du Midi :

M. Giraud, 4, Rue Grignan, Marseille

# Cinémagazine Actualités



— Trop de drames dans tous ces programmes de cinémas. On pleure tout le temps !  
— Y a pas de remèdes... Quand je vois un film comique, je ris... aux larmes !

— Et pour les réparations ?  
— Oh ! rien à faire ! Le propriétaire a dit qu'elles devaient être à la charge des Boches !

— Le Grand Jeu ? mais mon cher Monsieur, vous retardez ! Je ne le fais plus depuis que celui de Guy de Téra-mond paraît dans Cinémagazine.



— Mon vieux, tu sais, je crois qu'il ne faudra plus compter sur le recours en grâce...

— Oui, cet imbécile de Bacqué a gâté le métier en tuant trois agents... on va être obligés de se faire honnêtes gens !

Projet de plafond pour une salle de cinéma.

Le Cinématographe français harcelé par la douce Anastasie et par M. Lefisc, devant les Pouvoirs Publics qui obstruent l'objectif...

— Ben mon vieux, on ne peut pas nier que le ciné soit instructif ! Nos enfants seront forts en arithmétique !

— Oui, et nous aurons bientôt : Quatre-vingt-treize, les 4 sergents de la Rochelle, sans compter La 13<sup>e</sup> Chaise !



Le communiste qui n'a pas eu la main heureuse (a touché un chèque suspect) ni de flair (pas d'odorat), ni de goût, mais qui écoutait trop à nos portes (voyez oreille) y regardera à deux fois à l'avenir (voyez œil... de Moscou) pour recommencer.

Cet homme n'a pas de... sens !

L'affaire des Rhums ? m'en parlez pas ! Ils en mettent du temps pour arranger ça à la Chambre ! Moi, je vide la question (et les verres) en cinq-sept, ou trois-six, comme vous voudrez, et sans scandale !

Enfin ! Coulon a été soulevé !... d'admiration, en lisant les premiers numéros de Cinémagazine !...

Le film international ?... En fait, les Allemands se préoccupent de fabriquer du film passe-partout, celui que les foules pourront comprendre et apprécier de la même manière à Munich et à Chicago, à Buenos-Ayres et à Téhéran, à Londres et à Paris.

Pendant quelques jours, d'avoir lu, dans les organes corporatifs et dans la presse quotidienne des articles qui sonnaient la garde à vous, des études idoines à leur faire pressentir les dangers de la prochaine invasion, maints cinégraphistes ont pu se demander si, après avoir été battue par le film américain, la production française, serait finalement dévorée par le film germanique. Ils se le demandaient avec anxiété...

Mais, à la réflexion, un peu d'espoir a pénétré dans leur cœur.

Qu'est-ce donc qu'un film international ?

A en juger par un article de M. Kurt Von Mombart, chef du Film-département aux Affaires Etrangères du Reich, dont on a pu lire la traduction dans notre avant-dernier numéro, il semble bien que cette marchandise soit le produit d'une fabrication en série, minutieusement étudiée, exécutée selon des méthodes rigoureusement industrielles, grâce à un outillage puissant et perfectionné.

Sans doute une clientèle nombreuse, sinon bien payante, montrera du goût pour un produit semblable.

Et après ?... Est-ce donc cela et uniquement cela, la cinématographie ? Fabriquer toujours un plus grand nombre de kilomètres de films et les débiter en tranches à tous les consommateurs de l'Univers ?

Je serais désolé de le croire. Si je le croyais, c'est que je n'aurais plus aucune confiance dans l'avenir du cinéma. Tandis qu'au contraire, je crois ardemment, je crois de toute la force de ma raison, aux destinées illimitées de notre Art. Et je crois surtout à l'ascension du film français.

Le film américain, malgré ses qualités inégalables d'exécution, a quelque peu lassé le public par la conception vraiment un peu trop primitive de ses scénarios. Je ne sais plus quel écrivain ou quel homme politique a dit à nos amis d'Amérique « vous êtes un pays neuf, presque un pays enfant ; nous sommes, nous, un très vieux peuple qui vit parmi les traditions d'une

civilisation déjà ancienne ». Les Américains ont pu nous apprendre comment on obtient de brillantes images photographiques avec des appareils perfectionnés, nous ne leur apprendrons jamais comment on écrit un bon scénario dramatique, vibrant et simple, c'est-à-dire humain. La Vie pour eux, c'est encore une petite fille en jupes courtes.

De même, les Allemands nous montrent peut-être bientôt comment on exécute un film susceptible de ne choquer aucun goût populaire, de ne bousculer aucune préférence sociale, de ne pas plus déplaire aux bouddhistes et aux protestants que la vue d'un paysage suisse ne déplaît à un provençal, mais je sais bien qu'ils ne réaliseront jamais un film où la délicatesse, le charme, le naturel s'uniraient pour exprimer une forme d'art précieuse, unique et complète.

Est-ce à dire que le film de chez nous doit devenir universel, lui aussi, de par le fait de son originalité, de son « fini », de sa perfection ?

Le jour où la cinématographie française dégagée des oripeaux dont l'ont affublée ses faux prêtres, apparaîtra dans la simplicité des nouvelles conceptions artistiques, le jour où ce qui doit être avant tout et malgré tous œuvre d'Art sera conçu, écrit, exécuté par des artistes et non par des manœuvres, le jour où il ne s'agira plus de vendre beaucoup de pellicule impressionnée pour gagner de l'argent, mais seulement de montrer au public de la beauté vivante, humaine, émouvante, — le roman des cœurs universels inclus dans 1500 ou 3000 mètres de film ! — alors, une bande fera la fortune de ses auteurs et de ses éditeurs. Quelques copies suffiront pour émuvoir durant des soirées innombrables les foules intelligentes accourues sous toutes les latitudes.

Abandon des usages, mépris des routines, nouvelles formules d'exploitation, gros travail, persévérants efforts... cela va de soi. Où sera le mal ? Regretteriez-vous...

Sans faire preuve d'un optimisme inconscient, ne nous montrons pas trop inquiets pour l'avenir. Un pays qui compte parmi ses principales firmes cinématographiques des maisons comme *Pathé*, *Gaumont*, *L'Agence Générale Cinématographique*, *Aubert*, *Cosmograph*, *La Dal-Film*, *L'Eclipse*, *Les Films Soleil*, *Harry*, *La Mo-*

*nat-Film*, *Les Etablissements Osso*, *Georges Petit*, *La Phocéa*, *La Royal-Film*, *La Société des grands films artistiques*, *L'Union-Eclair*, *L'Univers*, etc... peut prétendre à une bonne place dans l'Industrie cinématographique mondiale.

Les auteurs et les réalisateurs français soutiennent facilement la comparaison avec les producteurs étrangers. Si Gance et L'Herbier, par exemple, disposaient des moyens matériels de Griffith et si leurs œuvres bénéficiaient d'une publicité égale à celle dont sont entourées les productions du metteur en scène américain, *la Dixième Symphonie* et *L'Homme du Large* apparaîtraient supérieurs au *Lys Brisé*, et *J'accuse*, aurait une autre note qu'*Intolérance*.

On peut nous jeter à la tête les productions les plus célèbres de la Cinématographie des deux mondes, nous citer *Forfaiture* (Américain), *Le Feu* (Italien), *David Garrick* (Anglais), *La naissance d'une Nation*, *Cabiria*, *Le Trésor d'Arnes* et tous les films Douglas, William Hart, Pickford ou Osborne, nous répondrons victorieusement par *Le Torrent* (Marcel l'Herbier), *Monte-Cristo et Travail* (Pouctal), *Les Travailleurs de la Mer* (Antoine), *La Sultane de l'Amour* (Nalpas) et pour ne citer que les productions les plus récentes : *La Montée vers l'Acropole* (Le Somptier) *L'Appel du Sang* (Mercanton), *L'Homme qui vendit son âme au diable* (Caron), *Le Secret de Rosette Lambert* (Bernard), *Près des Cimes* (de Marsan), *Visages voilés... âmes closes* (Roussell), *La Hurlé* (Champavert), etc...

J'en oublie que je regrette de passer sous silence mais je n'oublie pas, et c'est là ma conclusion, que le film français ne peut triompher dans le monde, que par ses qualités françaises ; il n'a pas à être international, lui !

ORCINO.

## Un Conservatoire du Cinéma

Depuis tant d'années que se pose la question d'un Conservatoire du Cinéma, rien n'a été fait, il faut bien l'avouer. Des écoles dirigées, certes, par des gens compétents en la matière ont bien été fondées ici et là, où moyennant finances, l'on vous apprend à vous tenir correctement devant un objectif et à exprimer tel ou tel sentiment, mais tout cela qui est très gentil, dans le fond ne sert pas à grand chose et, en tous cas, n'aide guère à se constituer une carrière. La preuve

en est qu'il n'est pas un de ces élèves qui puisse dire aujourd'hui que c'est grâce à la méthode « Machin » ou aux précieuses leçons de « Mme Chose » que la fortune d'un engagement quelconque lui a souri.

Or, il faudrait tout de même s'occuper un peu du Conservatoire du Cinéma, si nécessaire à cette heure où l'art muet est devenu tout aussi puissant que le théâtre, et tâcher d'arriver à le constituer, mieux à l'organiser — besogne en réalité plus simple qu'on ne le pense, mais pour laquelle il faut évidemment un peu d'accord et beaucoup de bon sens.

Et tout d'abord, pourquoi les grands cinématographistes — notamment et, en première ligne, les éditeurs, ne se mettraient-ils pas à la tête du mouvement et comment se fait-il qu'ils ne soient pas encore parvenus à s'entendre pour réaliser cette chose logique : un Conservatoire du Cinéma établi sur le modèle de celui de la rue de Madrid ?

Les frais seraient-ils considérables ? Je ne le pense pas, car je sais nombre de metteurs en scène qui ne demanderaient pas mieux que de collaborer à une œuvre aussi intéressante et qui, plus est, vraiment nationale. D'autre part, il n'est pas douteux que l'on obtiendrait assez facilement du Gouvernement et du Conseil Municipal une subvention, quand ce ne serait qu'à titre d'indication. En outre, les amis du ciné sont suffisamment nombreux pour ne pas refuser leur aide financière à la création de cet organe indispensable. Quant au local, il me semble que ce pourrait être tout simplement une salle d'exploitation cinématographique et un studio où deux ou trois jours par semaine et à des heures déterminées — le matin — auraient lieu les cours. Et si je préconise une salle de cinéma, c'est que les films pourraient y être passés et servir ainsi aux professeurs d'exemples et de démonstration. Quoi de plus probant, en effet, que le film, pour apprendre ce qu'il faut faire et surtout ce qu'il ne faut pas faire ?

Demandez à Antoine ce qu'il pense de la création d'un Conservatoire du Cinéma : il vous dira que cette création s'impose et qu'une pareille institution ferait gagner beaucoup au cinéma français.

A mon avis, M. Fourel qui dirige avec tant de compétence le Pathé-Consortium, se doit à lui-même de mener le bon combat.

Il doit se mettre à la tête du mouvement avec MM. Gaumont, Sandberg, Gugenheim, Wahl, Soulat, Sauvaire, etc.

Le cinéma français — il faut le redire — est en pleine évolution ; on tourne enfin ! Et le public se rend compte que c'est avec des scènes de chez nous que l'on arrive à faire encore les plus jolies choses. Mais il attend des vedettes, ce public, de vrais artistes de cinéma et non plus des acteurs de théâtre venant se poser devant l'objectif avec des gestes par trop conventionnels, décidément, et des prétentions qui sont elles aussi un peu trop théâtre, il faut bien, et malheureusement, le reconnaître !

LUCIEN DOUBLON.

## LE CINÉMA ET L'ENSEIGNEMENT

M. Pierre Rameil, rapporteur des Beaux-Arts, voit dans le film l'embryon d'une nouvelle méthode pédagogique.

M. Pierre Rameil, député, vient de déposer son rapport sur le budget des Beaux-Arts.

— Il est plusieurs fois question du cinématographe dans ce document officiel dont nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur offrir une analyse sommaire.

Le rapporteur note, tout d'abord, à l'actif du directeur de l'École des Arts décoratifs, une intéressante innovation : c'est l'utilisation du cinéma dans l'enseignement du dessin. Tandis qu'un film se déroule au ralenti les élèves prennent des croquis. Nous avons déjà parlé de cette méthode qui donne des résultats excellents.

M. Pierre Rameil examinant ensuite les chapitres 85 à 87 du budget (service photographique et cinématographique) rappelle comment un crédit de 400.000 francs avait été inscrit au budget extraordinaire de 1920, pour l'ancien service photographique et cinématographique de l'armée, dont les Beaux-Arts allaient poursuivre l'exploitation.

Disons tout de suite que ce service — ce service double — n'a pas couvert ses frais, ce qui n'a rien de surprenant. Mais constatons aussi que si l'on est en droit de garder l'espoir qu'il sera une source de revenus intéressants pour l'État, quand son adaptation aux fins multiples qu'on attend de lui sera terminée, il n'est pas moins certain que ces revenus seront dûs bien plus au film qu'au cliché proprement dit. Pour cette année, en effet, la vente des clichés photographiques n'a produit que de 3.000 à 5.000 francs par mois, tandis que l'exploitation des films cinématographiques a déjà rapporté mensuellement de 10.000 à 12.000 francs.

Et l'honorable rapporteur semble bien inspiré quand il prévoit que le Service cinématographique, dont on a apprécié le rôle pendant les hostilités, « pourrait être l'embryon de l'application du cinématographe à toutes les branches de l'enseignement ».

Mais, citons textuellement le rapport : « Il n'est pas niable, dit-il, que l'influence du cinématographe sur notre époque est considérable. Le « cinéma » est devenu une

des distractions favorites de nos contemporains. Il serait aisé d'employer ce moyen pour parfaire l'éducation et l'instruction, aussi bien des enfants que des grandes personnes.

« Les expériences de cinéma ralenti ont démontré la puissance d'analyse de ce procédé ; il convient d'étendre de plus en plus cette méthode de décomposition du mouvement. Elle est applicable à tous les degrés de l'enseignement, aussi bien dans les écoles primaires que dans les Facultés, où d'ailleurs, elle est déjà employée. Elle est d'un intérêt primordial dans l'enseignement technique des métiers ».

M. Pierre Rameil conclut à l'utilisation rationnelle et éducative du cinématographe, vers laquelle il voudrait voir se porter l'action des éditeurs de films. Il ne croit pas chimérique de songer au jour où « un appareil pratique de projections sera installé dans tous nos établissements d'enseignement », afin d'illustrer par des images, tantôt fixes tantôt animées, les leçons du professeur.

Nous n'avons jamais dit autre chose. Et nous sommes heureux de voir confirmer nos dires dans un document parlementaire.

Le Service cinématographique d'ailleurs s'oriente d'ores et déjà dans cette voie, en préparant toute une bibliothèque documentaire de films que nécessitera cette nouvelle méthode pédagogique. YVES PLESSIS

### SPLENDID - CINÉMA-PALACE

60, Avenue de la Motte-Picquet  
Métro : La Motte-Picquet-Granelle  
Direction artistique : G. MESSIE  
Grand orchestre symphonique : A. LEDUCQ

Programme du 25 Février au 3 Mars 1921

**PATHÉ-JOURNAL** : Actualités au jour le jour

**LA REINE DES PROVINCES** (Grand concours du Journal). 3<sup>e</sup> groupe : Le Nord

**LE MÉDECIN DES FOLLES**  
de XAVIER DE MONTÉPIN

4<sup>e</sup> épisode : **Les Prodiges de l'Enfant**

**L'ORDONNANCE**, beau film français d'après la nouvelle de GUY DE MAUPASSANT

**PRINCE MYSTÉRIEUX**, Drame  
Avec SÈSSUE HAYAKAWA

**MAISON ÉLECTRIQUE**, Comique

Intermède : Le baryton JULES WOLFF, de l'Eldorado, dans ses créations

Tous les Jedis à 2 h. 1/2 : Matinée spéciale pour la Jeunesse.

### Ce que l'on dit, Ce que l'on sait, Ce qui est...

#### Une Artiste pratique

C'EST de Maé Murray qu'il s'agit. Comme la jolie vedette de la *Paramount* devait tourner une longue scène dans le premier film en couleurs naturelles que va sortir la firme célèbre, et que le scénario l'obligeait à raccorder des chaussettes ou des bas, on la vit un matin arriver avec un gros paquet sous son bras.

Maé Murray, très pratique, apportait les chaussettes à repriser de son mari, Robert Léonard... et, durant toute la prise de vues, elle tira consciencieusement l'aiguille...

\*\*

PAR la voix et par la plume de M. Brézillon, président du Syndicat des Directeurs, le Cinéma s'est fait entendre. Il a réclamé sa place dans le cortège de la Mi-Carême. Il l'aura.

Ne riez pas. C'est d'une opportune protestation qu'il s'agit. Le Cinéma ne sera pas ridicule parmi les masques. L'originale manifestation organisée par les cinématographistes ridiculiserait sans doute leurs adversaires ; les rieurs seront du côté du ciné.

\*\*

#### Cri-Cri

Sous la direction de notre confrère G. Bruneaud, paraîtra bientôt *Le Cri-Cri du Cinéma*, journal du personnel.

\*\*

Le mime Georges Wague, professeur au Conservatoire, ayant appris que des élèves ou pseudo-élèves se présentaient de sa part à des metteurs en scène ou régisseurs de firmes cinématographiques, nous prie de prévenir ses amis et les intéressés de se défier de ces présentations verbales, car il n'adresse jamais d'élèves sans un mot de lui.

\*\*

#### Maryse Talbot

C'ESTTE jeune et jolie comédienne, qui vient de remporter à Londres un triomphal succès, abandonne le théâtre pour se consacrer à l'art cinématographique. Edouard Elling a écrit un scénario spécialement pour elle, dont le titre et l'objet feront sensation : *La Plaine du Siècle* en est le titre, et l'action se déroulera à Paris.

La réalisation a été confiée à Paul Flon, le metteur en scène de *Passagère*, *Un homme a passé par là...*, *Le Soleil des morts*.

\*\*

Sur sa détermination de faire quelque chose de plus osé que ce qu'il avait jamais fait dans ses comédies *Vitagraph*, Zigoto se voit réduit à reposer sur un lit de douleur après avoir joué *The Hick*. Néanmoins, il est content, parce qu'il a réussi un film qu'il juge supérieur à tout ce qu'il a produit jusqu'ici.

Après cette comédie, Zigoto fut condamné à s'aliter par les médecins, non seulement à cause des nombreuses blessures qu'il s'est faites, mais aussi en raison d'une plus sérieuse maladie qu'il a contractée en jouant des scènes nautiques.

NOUS savions déjà que le Roi d'Espagne était l'animateur d'une nouvelle Compagnie Cinématographique de Madrid, dont il est un des principaux actionnaires et aussi un des administrateurs les plus actifs.

Et voici que Dempsey, le boxeur, champion du monde poids lourds, vient de fonder une Société cinématographique sous le nom d'Entreprise Cinématographique Dempsey et Kearnes, au capital de 250.000 francs. Sur de telles épaules, le ciné est en sûreté.

Mais quel genre de films produira Dempsey ? Se cantonnera-t-il dans des exhibitions sportives, pugilistiques, ou compte-t-il rénover la cinématographie américaine... qui en a tant besoin ?

\*\*

#### Gracieuse attention

LES admirateurs américains de Douglas Fairbanks ont de singulières façons d'honorer leur idole.

Le star vient de recevoir l'offre généreuse d'un négociant de Chicago qui lui écrit :

« J'ai fait bâtir à votre intention une tombe de marbre blanc, ombragée d'une vigne naissante et d'un cèdre encore petit qui seront l'objet de tous mes soins, et, après moi, des soins de toute ma famille. J'espère que vous n'aurez besoin de cette demeure que lorsque la vigne, déjà vieille, la couvrira de pampres et de grappes, et lorsque le cèdre, déjà haut, étendra ses branches au-dessus. Mais à ce moment, je vous serais vraiment reconnaissant de daigner accepter mon hospitalité. »

C'est tout à fait américain !

### Une Idée pour les Directeurs

Il faut constater tout de même qu'au cinéma, les adaptations musicales ont une certaine, sinon une grande importance. Il serait presque impossible de compter le nombre de dilettantes qui, dans un ciné, goûtent avec plaisir certains morceaux qui accompagnent les vues.

On en a eu, d'ailleurs, la preuve certaine aux présentations hebdomadaires réservées aux exploitants, lesquels allaient jusqu'à applaudir tel ou tel solo joué par un artiste de l'orchestre.

Un de nos amis en a fait l'essai dans sa salle et une artiste de grand talent a joué *La Havanaise* de Saint-Saëns, tandis que passait le dernier magazine animé.

Son succès a été tel, que notre ami a décidé de renouveler tous les quinze jours cette heureuse expérience.

Je la livre aux Directeurs en quête de nouveautés.

Si vous voulez être au courant des choses de la Cinématographie

Abonnez-vous à **Cinémagazine**

## Les Grandes Firmes Cinématographiques Françaises

### Éditeurs-Loueurs

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE, 16, Rue Grange-Batelière - Paris.  
 AUBERT (Établissements), 124, Avenue de la République.  
 COSMOGRAPH, 7, Faubourg Montmartre.  
 DAL-FILM, 13, Rue Ambroise-Thomas.  
 L'ÉCLIPSE, 94, Rue Saint-Lazare.  
 FOUCHER, 31, Boulevard Bonne-Nouvelle.  
 FOX-FILM, 17, Rue Pigalle.  
 GAUMONT (Établissements), 28, Rue des Alouettes.  
 VAN GOITSENHOVEN, 16, Rue Chauveau-Lagarde.  
 LES GRANDES PRODUCTIONS CINÉMATOGRAPHIQUES, 60, Rue Caumartin.  
 CINÉMATOGRAPHES HARRY, 158<sup>ter</sup>, Rue du Temple.  
 LA LOCATION NATIONALE, 10, Rue Béranget.  
 MONAT-FILM, 42, Rue Le Peletier.  
 ÉSO (Établissements), 416, Rue Saint-Honoré.  
 PATHE-CONSORTIUM-CINÉMA, 67, Faubourg Saint-Martin.  
 GEORGES PETIT, 19, Rue Bergère.  
 PHOCÉA, 8, Rue de la Michodière.  
 ROYAL-FILM, 23, Rue de la Michodière.  
 SELECT-PICTURES, 8, Avenue de Clichy.  
 SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS CINÉMATOGRAPHIQUES, 46, Rue de Provence.  
 SOCIÉTÉ EUROPÉENNE CINÉMATOGRAPHIQUE, 40, Rue Vignon.  
 SOCIÉTÉ GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE SOLEIL, 14, Rue Thérèse.  
 SOCIÉTÉ DES GRANDS FILMS ARTISTIQUES, 21, Faubourg du Temple.  
 SUTTO, 9, Place de la Bourse.  
 UNION-ÉCLAIR, 12, Rue Gaillon.  
 UNIVERS, 6, Rue de l'Entrepôt.

### Producteurs-Metteurs en Scène

BURDIGALA-FILMS, 237, Rue Nayrac, Bordeaux.  
 FILMS PALLADIUM - Pierre Caron, 2, Rue Monbel - Paris.  
 CINÉGRAPHIE D'ART, 5, Boulevard des Italiens (Le Somptier).  
 ERMOLIEFF-FILM, 106, Rue de Richelieu.  
 LE FILM D'ART, 14, Rue Chauveau, Neuilly.  
 FILMS D. H. (M<sup>me</sup> G. Dulac), 118, Boulevard Haussmann.  
 FILMS ABEL GANCE, 9, Avenue de l'Opéra.  
 FILMS JUPITER (Frantz-Toussaint), 6, Rue de Milan.  
 MARCEL L'HERBIER, 53, Bd. de la Villette.  
 ANDRÉ HUGON, 20, Chaussée d'Antin.  
 ANDRÉ LEGRAND, 52, Avenue Victor-Hugo.  
 FILMS MOLIÈRE, 6, Rue Le Châtelier.  
 LUITZ-MORAT, 4, Rue Auguste-Bartholdi.  
 PIERRE MARODON, 19, Rue Marbeau.  
 MAURICE DE MARSAN (Films Lys Rouge), 8, Rue de Douai.  
 FILMS MERCANTON, 23, Rue de la Michodière.  
 DE MORLHON (Films Valetta), 16, Faubourg Saint-Denis.  
 LOUIS NALPAS, 16, Rue Joubert.  
 PAGLIÉRI-PARISIENNE-FILMS, 21, Rue Saulnier.  
 LÉON POIRIER, 53, Boulevard de la Villette.  
 PIERRE RÉGNIER, 34, Rue Théophile-Gautier.  
 SOCIÉTÉ CINÉMATOGRAPHIQUE DES AUTEURS ET GENS DE LETTRES, 30, Rue Louis-le-Grand.  
 VIOLET, 124, Avenue de la République.  
 VISIO-FILM, 111, Faubourg Saint-Honoré.

A partir du 11 Mars

## LE FAUVE DE LA SIERRA

Publié par CINÉMAGAZINE

Édité par PATHE

## PETITE CORRESPONDANCE

“CINÉMAGAZINE” répond, sous cette rubrique, aux questions qui lui sont posées (deux questions au plus par lecteur et par semaine).

Un ami de Cinémagazine. — 1<sup>o</sup> Nous vous les donnerons prochainement ; — 2<sup>o</sup> vous le saurez en lisant le prochain numéro.

Al. N. Alger. — Employez de la pathéine et veillez bien à maintenir l'espace régulier entre les perforations.

Tic-Tac. — Ecrivez-lui aux bons soins de : Mabel Condon Exchange, 6035, Hollywood boulevard, Los Angeles (Californie), qui la fera parvenir à son destinataire. — Gabriel de Gravonne : films Abel Gance, 9, avenue de l'Opéra, Paris.

Arthur Brexhe. — Henry Roussel, 6, rue de Milan, Paris, 9<sup>e</sup>.

Cinémanis. — Maë Murray : Famous Players Studio, 127 w. 56 th. Street, New-York City.

S. M. — Pearl White (voir sa biographie) ; Creighton Hale : Griffith Studio Mamaroneck, New-York. Eve Francis (voir plus loin).

Renette. — La seule condition est d'être lectrice de Cinémagazine.

A. D. — Vivian Martin est née à Grand Rapids, dans l'Etat de Michigan. *Le Modèle de Cire*, *Mademoiselle son fils*, *Son héritière*, *La Petite Maman*, *La Fée de la Montagne*, *Les Deux Orphelins*, *Pupille de Marins*, *Viviette et Mary-Anne*.

Trois petites Parisiennes. — M. Cresté a créé sa propre compagnie et continuera probablement à paraître dans les films de sa marque. Vous verrez M. Mathé dans les prochains films de la Maison Gaumont à laquelle il appartient.

Louis Margerie fils. — Nous publierons un article prochainement sur ce sujet.

P. Daniel. — Mary Pickford a 27 ans ; Léon Mathot : lisez notre numéro 5.

Y. M. Limoges. — Adressez-vous à la Phocéa-Location, 8, rue de la Michodière.

C'est moi, Nice. — N'ont pas paru.

Jean scénariste inquiet. — Nous publierons un article prochainement, sur ce sujet.

C. Cuxac. — Oui, tournés en Italie.

Léonard Seclef, à Anvers. — Louis Pagliéri, 21, rue Saulnier, Paris.

Œil de Lynx. — Inconnu.

J. M. Bordeaux. — Bout-de-Zan : Films Gaumont, 53, rue de la Villette, Paris ; Mary Osborne, Diando Studio, Long-Beach (Californie).

Lecteur favori. — 1<sup>o</sup> Gros plan veut dire : premier plan figure ; — 2<sup>o</sup> Tom Mix : Fox Studios, 1401, Western Avenue, Los Angeles.

J. Couthon. — Lisez, dans le numéro 3, l'article d'Hébertal qui vous renseignera.

Harry. — Oui, lisez l'article consacré à P. W.

Un admirateur de N. Jyl. — Films Gaumont, Chemin Saint-Augustin, Cimiez, Nice.

André Weill. — Bonnes idées, mais pas pratiques.

Archibald. — Oui, pouvez demander ce catalogue en vous recommandant de Cinémagazine. Pour le reste, le précédent numéro vous donne satisfaction.

Lecteur Mayennais. — Voir dans le n<sup>o</sup> 5 adresse demandée.

Rêveur aux yeux bleus. — Préparons article qui sera publié bientôt et vous renseignera.

Gaby Terrion. — Trouverez adresse demandée dans le numéro précédent.

Pour son Pierrot chéri, classe 18. — 1<sup>o</sup> Jamais nous ne conseillerons à un manchot d'entrer dans la carrière cinématographique, du moins comme artiste ; 2<sup>o</sup> Sans fortune, il faut évidemment travailler pour assurer d'abord la « matérielle » ; 3<sup>o</sup> pour les adresses demandées, voir plus haut. Gabrielle Robinne, à la Comédie-Française.

H. C., Reims. — Vous trouverez d'autre part les renseignements sur Pearl White.

Maud Roland. — 1<sup>o</sup> Pearl White (voir d'autre part) ; 2<sup>o</sup> Maë Murray : « Famous-Plays studio », 128. W. 56 th. Street, New-York City ; 3<sup>o</sup> Marie Osborne : « Diando studio », Long-Beach (Cal.) ; 4<sup>o</sup> Agnès Souret : « Dal-Film », rue Ambroise-Thomas, 13, Paris.

R. M. Soissons. — Voir plus haut.

Lecteur assidu. — 1<sup>o</sup> L'Homme du large ; 2<sup>o</sup> La Du Barry ; 3<sup>o</sup> Non.

Gamine de 20 ans. — 1<sup>o</sup> Sessue Hayakawa : Robert Brunton, Studios, 5311, Melrose Avenue, Los Angeles ; — 2<sup>o</sup> Bryant Washburn : Paramount Studios, 6284, Selma Avenue Hollywood (Californie) ; — 3<sup>o</sup> Alla Nazimova : 6124, Carlos Avenue, Los Angeles ; — 4<sup>o</sup> June Caprice : Albert Capellani, Productions, Solex, Studio, Fort Lee (New Jersey).

R. Selot. — Lire plus haut les renseignements demandés.

O. P. H. S. Rouen. — Nous ne voyons guère à vous recommander que *Le Traité pratique de Cinématographie*, par Ernest Coustet (Mendel, éditeur).

Dolly Desy. — Vous trouverez plus haut les adresses de June Caprice et Mary Pickford.

Irène et Lili. — Ecrivez-lui à l'adresse indiquée plus haut, elle vous répondra sans doute.

Un lecteur de Cinémagazine. — Trouverez adresse ci-dessus.

René P. — Eve Francis : Parisia-Film, 10, rue de l'Elysée, Paris.

Ivanhoe. — Pearl White (voir d'autre part) ; Fatty (Roscoe Arbuckle) : Lehrman Studio, Washington boulevard, Culver-City (Cal.)

Lechuaud Louis. — George B. Seitz.

Une lectrice. — Pearl White et Ruth Roland n'ont pas cessé de tourner ; seule l'importation en France de leurs films est devenue irrégulière. Pour Pearl White, le présent numéro vous donne toute satisfaction ; Ruth Roland a 23 ans.

A plusieurs. — Pour tous les artistes américains dont l'adresse vous est inconnue, vous pouvez écrire aux bons soins de Mabel Condon Exchange 6035 Hollywood, boulevard Los Angeles (Californie), U.S.A.

N. B. — Nous répondrons la semaine prochaine aux lettres qui nous sont parvenues après la mise sous presse du présent numéro.

## Les Petites Annonces de "CINÉMAGAZINE"

La ligne : DEUX FRANCS

Le prix de l'insertion aux Petites Annonces doit être joint à l'envoi du texte à insérer, chaque ligne étant comptée à raison de trente lettres ou signes.

**O**N DEMANDE Capitalistes s'intéressant à Cinéma en relief. Ecr. Administrateur du journal qui transmettra.

**A**RTISTE, 18 ans, se consacrant entièrement au cinéma. genre comédie gaie, cherche engagement longue durée avec producteur français, belge ou suisse. **H. MUYARD**, à *Cinémagazine*.

**A**RTISTE, tous rôles, belle prestation, cherche engagement longue durée. **Jacques RIBELL**, au journal.

**P**OUR 8 FR. Votre portrait sur une annonce g'ac de poche; curieux travail artistique. Env. photo à J. Fleuse, 21, r. d'Alger, St-Quentin.

**A**CHAT Bons de la défense et titres non cotés, 53, F. Montmartre, 9<sup>e</sup>. **Banque Baumgarten**.

**C**INÉMA, 400 places, seul dans s. préf. Est avec garnison. Galerie. Prod. 35,000; Prix 85,000. Adr. Bureau du Journal, n° 13.

**C**HAUFFEUR-MÉCANICIEN, excellentes références, demande place stable maison bourgeoise. **TORRENS**, 72, rue Lauriston (16<sup>e</sup>).

**D**IRECTEUR jeune, actif (expert-comptable) accepterait direction ou administration cinéma, music hall, théâtre, 10 ans de métier, références sérieuses. **G. Paul**, 67, av. de l'Hôtel de Ville, Choisy-le-Roi.

La publicité dans "CINÉMAGAZINE" est lue par tous ceux qui s'intéressent à un titre quelconque au Cinéma.

Le tirage considérable de "CINÉMAGAZINE" donne à cette publicité une valeur exceptionnelle.

A partir du 11 Mars

en vente partout

Les Romans de **Cinémagazine**

# LE FAUVE DE LA SIERRA

par

GUY DE TÉRAMOND

Imp. LANG, BLANCHONG & C<sup>ie</sup>, 7, rue Rochechouart, Paris.

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL.

## Comment l'Abonnement à **Cinémagazine** est GRATUIT

Jusqu'au 15 Mai, tout abonné à CINÉMAGAZINE peut nous demander, sous certaines conditions, le remboursement du montant de son abonnement ou choisir dans la liste des primes gratuites, celle qui lui convient.

Ainsi, un abonné d'un an (France) a le droit de choisir une **PRIME GRATUITE D'UNE VALEUR DE 40 FRANCS**. Un abonnement de six mois permet de choisir pour 22 francs de primes gratuites. Dans le prix de l'abonnement Etranger, les frais d'affranchissement figurent pour une part importante; le remboursement des abonnements de cette catégorie ne peut donc dépasser respectivement 40 francs (par an) ou 22 francs (6 mois). *Les frais de port et d'emballage sont à la charge des destinataires*

Chaque abonné à CINÉMAGAZINE peut choisir :

1° (Un an) : vingt lignes de publicité aux Petites Annonces. A utiliser, en une ou plusieurs fois (6 mois : onze lignes);

2° (Un an) : Deux Gravures de grand luxe (35x46) **LA BOULE DE NEIGE**. Valeur 40 francs.

(Frais d'envoi recommandé, un franc).

3° Coffrets de parfumerie fine (contenant crème, poudre, savon et bikohol, valeur réelle 40 francs (frais d'expédition et d'emballage 1 fr. 75).



4° Enfin tout abonné qui, dans le délai de trois mois, nous enverra 5 abonnements d'un an ou 10 abonnements de six mois, aura droit à un abonnement gratuit d'un an, ou au remboursement du prix de son abonnement, s'il l'a versé déjà.

*En aucun cas, l'abonnement remboursé en espèces ou par le service du journal ne saurait donner droit aux autres primes de remboursement.*

En outre, tous nos abonnés peuvent recevoir, sur leur demande, une carte à demi-tarif pour l'Artistic-Cinéma, 61, rue de Douai, ou pour le Splendid Cinéma Palace, 60, avenue de la Motte-Picquet, Paris.

Le sacrifice que fait CINÉMAGAZINE en remboursant intégralement le montant des abonnements souscrits pendant les trois premiers mois de sa publication, constitue bien, pour les souscripteurs, un avantage unique et réalise effectivement **L'ABONNEMENT GRATUIT**.

### BULLETIN D'ABONNEMENT

Monsieur l'Administrateur,

Veillez m'inscrire pour un abonnement d'un An ou de six Mois (1) à « CINÉMAGAZINE », hebdomadaire illustré.

Ci-inclus, la somme de (2) .....

Il est entendu que j'aurai le droit de choisir, en remboursement de mon abonnement, et quand il me plaira, une prime gratuite d'égale valeur, dans les listes que publiera "CINÉMAGAZINE".

Nom et Prénoms .....

Profession .....

Adresse postale complète .....

A ....., le ..... 192

(Signature)

1) Rayer celle des deux mentions qui ne convient pas

(2) France : UN AN, 40 fr.; SIX MOIS, 22 fr.

Etranger : — 50 fr.; — 28 fr.

N° 6 - 25 Février-3 Mars 1921.  
Prix: Un Franc

LE GRAND JEU

Ce Numéro contient le  
8<sup>e</sup> Episode complet

# Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS



Ralph prend Maud dans ses bras...

Cliché Pathe